

Rosa et Elise, le diptyque de Marcel Sel.
Un vibrant plaidoyer contre tous les totalitarismes

André BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid

andre.benit@uam.es

<https://orcid.org/0000-0001-9187-2215>

Resumen

En su díptico *Rosa* (2017) y *Elise* (2019), en el que plantea una serie de cautivadores enigmas que mantienen al lector en vilo de un extremo a otro, todos ellos resueltos paulatinamente, el novelista belga Marcel Sel presenta un magistral fresco de algunos de los principales totalitarismos que ensangrentaron el continente europeo en el siglo XX: el fascismo en Italia, el nazismo en Alemania y el estalinismo en la URSS y sus países satélites. Nuestro estudio, en el que pondremos de relieve los principales aspectos de este cataclismo, demostrará que esta espectacular empresa novelística responde perfectamente al *deseo de memoria* (por oposición al imperioso deber de recordar) que Vincent Engel preconiza en su ensayo de 2020.

Palabras clave: fascismo, nazismo, estalinismo, memoria, ficción.

Résumé

Dans son diptyque *Rosa* (2017) et *Elise* (2019) qu'il parsème de plusieurs énigmes captivantes qui tiennent le lecteur en haleine d'un bout à l'autre et qui, toutes, trouvent progressivement leur élucidation, le romancier belge Marcel Sel trace une magistrale fresque de quelques-uns des principaux totalitarismes qui ensanglantèrent l'Europe au XX^e siècle : le fascisme en Italie, le nazisme en Allemagne et le stalinisme en URSS et dans ses pays satellites. Notre étude, dans laquelle nous mettrons en évidence les principaux aspects de ce cataclysme, permettra d'observer que cette spectaculaire entreprise romanesque répond parfaitement à ce *désir de mémoire* (vs le devoir astreignant de mémoire) en faveur duquel Vincent Engel se prononce dans son essai de 2020.

Mots-clés : fascisme, nazisme, stalinisme, mémoire, fiction.

Abstract

In his diptych *Rosa* (2017) and *Elise* (2019), which he intersperses with a number of captivating enigmas that keep the reader on the edge of his seat from one end to the other, all of which are gradually solved, Belgian novelist Marcel Sel paints a masterly fresco of some of the major totalitarianisms that bloodied Europe in the twentieth century: Fascism in Italy, Nazism in Germany and Stalinism in the USSR and its satellite countries. Our study, in which

* Artículo recibido el 26/09/2023, aceptado el 19/01/2024.

we will highlight the main aspects of this cataclysm, will show that this spectacular novelistic undertaking responds perfectly to the desire for remembrance (as opposed to the compelling duty to remember) that Vincent Engel advocates in his 2020 essay.

Keywords: fascism, nazism, stalinism, memory, fiction.

1. Introduction

Dans son essai intitulé *Le désir de mémoire. Contre l'instrumentalisation de la mémoire de la Shoah* (2020), le romancier, essayiste et professeur belge Vincent Engel, né en 1963, membre d'une famille dont la branche paternelle, d'origine polonaise, fut atrocement mutilée par le drame de l'Holocauste, s'applique à faire le point sur une réflexion qu'il mène avec ténacité depuis plusieurs décennies.

Dans son « Préambule », après avoir rappelé qu'il n'existe ni mémoire ni oubli sans intention, Engel souligne que, dans son cas, le « devoir de mémoire » s'imposa « par le silence », celui de son père, un Juif athée né en 1916 à Budapest, « sur son enfance, son passé, sa famille disparue dans les camps presque entièrement, à l'exception d'un frère », et ce alors même, précise-t-il, que cette mémoire n'était nullement celle d'un survivant, mais celle d'un combattant, navigateur dans les forces belges de la RAF pendant la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, le présent que son père lui fit en 1982, *Paroles d'étranger* d'Elie Wiesel, déclencha chez le jeune homme de dix-neuf ans l'envie d'en savoir plus, car « le manque est le meilleur aiguillon du désir » (Engel, 2020 : 8).

Certes, confie Engel, il ne put échapper complètement « à la pesanteur du devoir [astreignant de mémoire] », lequel, au début de ce siècle, est devenu « un dogme, un impératif qu'il est presque impossible de remettre en question, sous peine de se faire accuser immédiatement de révisionnisme et/ou de négationnisme » (Engel, 2020 : 155). Cependant, cette contrainte ne l'a guère retenu de se rebeller contre certaines injonctions – dont celle que son père lui répétait de temps à autre : « N'oublie pas que tu es juif » –, désireux qu'il était de ne pas se laisser confiner « dans une seule identité, surtout dans une de celles pour laquelle on peut hélas toujours compter sur autrui pour vous la rappeler » (Engel, 2020 : 8-9).

Aussi, face à l'exigence de « la mémoire de la Shoah » à tout prix et au dogme moral, « plus dérangeant encore », de « l'obligation de la mémoire », Engel, qui, d'une part, admet que certains des arguments en faveur du « devoir de mémoire » sont irréfutables et, d'autre part, se dit absolument convaincu qu'il est crucial d'enseigner aux jeunes d'aujourd'hui et de demain ce qui s'est passé durant la dernière guerre, et en particulier la Shoah, défend l'idée de « fonder une mémoire joyeuse, tournée vers l'avenir, vers la vie ; une mémoire tissée d'empathie mais libérée de toute culpabilité, de toute dette. De tout devoir. Une envie, un désir de se souvenir pour mieux vivre » (Engel, 2020 : 9).

La quantité de narrations, d'autofictions et d'études apparues au cours des dernières décennies, particulièrement en Belgique francophone (Duhamel, 2018), prouvent combien « la mémoire de la Shoah continue [...] à hanter nos contemporains » (Engel, 2020: 17). Toutefois, observant que ces récits et ces discours ne cessent de se renouveler, l'auteur de *Pourquoi parler d'Auschwitz ?* (1992) – à cet égard, il précise que « l'élément le plus important du titre était le point d'interrogation » (Engel, 2020 : 11) – la revisite et la complète : « Pourquoi parler d'Auschwitz ? Comment le faire ? » Et plus largement, dans le contexte actuel dominé par une hypermnésie, comment transmettre aux jeunes générations la mémoire d'un événement qu'elles n'ont pas vécu et leur faire comprendre que ce passé (apparemment) lointain façonne leur existence, tout en évitant de succomber à ce que Todorov appelait *Les abus de la mémoire* (1995) ou à ce que Ricœur (2000 : 64) nommait le risque du « piège de l'imaginaire » ?

Et Engel de répondre – dans un premier temps – que celui qui aborde ces questions « ne peut le faire qu'avec humilité » (Engel, 2020 : 18) et responsabilité, en se gardant d'offrir une vision manichéenne des événements passés d'autant que, dans le cas de « l'énormité du crime que constitue la Shoah, [...] la responsabilité ne peut être attribuée à la seule Allemagne nazie » (Engel, 2020 : 139) : « Il faut trouver les moyens pour que ces jeunes reçoivent ce discours, sans provoquer de rejet, qu'ils en soient touchés justement et qu'il en découle quelque chose de constructif. Il faut encore que ce récit soit reçu comme une vérité. Et cela ne va pas de soi » (Engel, 2020 : 117).

Rappelant que l'empathie – à savoir « la capacité que nous avons d'imaginer ce que les autres imaginent, de ressentir ce qu'ils ressentent » – est l'un des puissants moteurs de l'humanité, constatant également que cette notion confirme ce que plusieurs critiques littéraires ont pointé depuis quelque temps, à savoir que

le lecteur ne s'identifie pas avec un personnage mais avec une situation, que ce soit parce qu'il a vécu cette situation, qu'il la redoute ou que, tout simplement, comme dans le processus d'empathie, il est en mesure de s'imaginer confronté à cette situation (Engel, 2020 : 145),

dans sa réflexion sur les liens entre éthique et esthétique, Engel défend l'idée de l'existence d'une relation étroite entre empathie et fiction littéraire, laquelle se caractérise par sa cohérence face au chaos du monde où elle instaure un certain ordre, même si, reconnaît-il, « il s'agit de faire apparaître les aspects les plus inquiétants de ce chaos » (Engel, 2020: 145).

Dénonçant par ailleurs « la manière dont on conçoit la mémoire dans notre société [et dans notre culture culpabilisante “judéo-chrétienne”] et les fonctions qu'on lui assigne » (Engel, 2020 : 155), ainsi que l'obsession qui en découle notamment dans le cas de la Shoah – dont il faut se souvenir, « parce que ce dont il est fait mémoire est imprégné de sang, de faute, de souffrance, de culpabilité ; il le faut également pour

empêcher que cela se répète » (Engel, 2020 : 158) –, l'auteur d'*Oublier Adam Weinberger* considère que

Pour qu'un savoir [historique] se transforme en acte, la raison et l'intelligence ne suffisent pas. Il faut une narration qui inscrive ce savoir dans les émotions, dans « les tripes », dans l'histoire personnelle de ce « moi narrateur » qu'évoque [Yuval Noah] Harari. Et pour arriver à ce résultat, l'exposition même analytique des faits ne suffit pas ; il faut une narration forte (Engel, 2020 : 159).

Certes, on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles la mémoire de la Shoah a pris une place centrale dans l'activité mémorielle de ces dernières décennies au point d'engendrer une doxa à laquelle il est risqué de résister. Il est néanmoins indéniable que la façon dont une histoire est relatée s'avère capitale pour qu'elle s'ancre en nous et soit transmise d'une génération aux autres, car

la vérité est une histoire à laquelle on choisit de croire et, dans ces histoires, celles qui se présentent comme réelles, historiques, authentiques, celles qui sont bien construites – captivantes, émouvantes, intelligentes... – construisent des Vérités sur lesquelles une société se structure (Engel, 2020 : 176).

Ce dont il est alors question, c'est, précise-t-il, de « l'interaction et l'équilibre difficile à établir entre la mémoire individuelle et la mémoire collective », celle-ci ne pouvant être la simple accumulation de celles-là mais « l'élaboration, en constante renégociation et réécriture, d'un récit rassembleur » (Engel, 2020 : 188-189). Bien entendu, il importe que le discours collectif intègre et fasse écho aux mémoires individuelles, nombreuses et variées :

De ce point de vue, la mémoire collective est un peuple, elle fonde une identité. Mais une identité qui doit pouvoir se décliner de multiples manières... Ce qui signifie que cette mémoire collective doit aussi rendre compte de celles et ceux qui ne veulent pas ou n'ont pas voulu témoigner, voire qui ont préféré ou qui préfèrent désormais oublier (Engel, 2020 : 209).

Aussi Engel plaide-t-il en faveur de l'élaboration non seulement d'« une mémoire juste », selon l'expression de Ricœur, mais aussi et surtout de la construction d'une mémoire empathique envers les victimes et apte à « aide[r] à vivre ceux qui [la] produisent, [la] transmettent et [la] reçoivent » (Engel, 2020 : 213), c'est-à-dire tout le contraire d'une mémoire contrainte et dogmatique, d'une « mémoire crispée et menacée de sclérose » (Engel, 2020 : 177), bref d'un « devoir de mémoire » irrémédiablement « tourné vers le passé et la mort » (Engel, 2020 : 212). Car, même si la vie ressemble trop fréquemment à un film d'épouvante, il convient que « le temps de la mémoire » soit « celui de l'après, de la reconstruction, du retour à la vie » :

Autrement dit, il est temps de ranger le « devoir de mémoire » au magasin des mauvais outils politiques, pour le remplacer par un désir de mémoire. Donner envie aux gens, et en particulier aux jeunes, de se souvenir des victimes de la Shoah, de Samudari¹ et de toutes les autres victimes des nazis, de se souvenir des victimes de tous les autres génocides, du Rwanda, du Cambodge, d'Arménie... Pas évident ? Bien sûr, si on reste dans la litanie et la douleur. Si chaque nom prononcé est une pelletée de terre sur notre âme, notre cœur, notre corps. Mais leur souvenir peut être l'étincelle d'une colère, d'un projet (Engel, 2020 : 213-214).

En outre, en ce XXI^e siècle où la barbarie la plus cruelle semble redoubler de vigueur et l'intolérance, sous toutes ses formes, croître sans garde-fou, les êtres humains ne ressentent-ils pas plus que jamais la nécessité « de réalités imaginaires, de récits qui [leur] permettent de renouer la solidarité et de bâtir, non plus des empires, mais un monde plus juste où, vraiment, on n'assisterait "plus jamais" à "ça" » (Engel, 2020 : 214) ?

La mémoire et l'imagination ont ici, toutes les deux, un rôle crucial et complémentaire à jouer, la première « pour se rappeler de ce que les ordres imaginaires précédents ont rendu possibles en termes d'inhumanité », la seconde « pour explorer les pistes innombrables du pire et du meilleur ». Et le lien les unissant en vue d'« offrir à l'humanité une nouvelle Apocalypse au sens originel du terme » – à savoir « une révélation qui dessinerait [...] les frontières mouvantes d'une humanité où personne, absolument personne ne pourrait être en danger de mort pour la seule raison d'être né » – serait conçu non plus comme une contrainte mais comme un désir profond, celui de se souvenir, de témoigner et d'espérer : « Ce n'est peut-être que cela, le désir de mémoire : un désir de vie digne pour chaque être humain sur cette terre. Une histoire qui reste à inventer, à raconter, à transmettre. Et à laquelle chacun adhérerait » (Engel, 2020 : 214-215).

Assurément, les écrivains, « qui mettent en mots les hantises collectives, qui déclinent dans des histoires sans cesse renouvelées ce "passé qui ne passe pas" [Ri-cœur] » (Engel, 2020: 188), sont ici conviés à élaborer de telles histoires, d'autant que les fictions sont aussi de nature à stimuler la recherche historique et le débat : « C'est aussi cela, construire une mémoire : inviter, par toutes les manières – y compris en racontant des histoires – à questionner les certitudes et à œuvrer à l'établissement d'une vérité la plus objective possible » (Engel, 2020 : 191).

Dans le contexte de la littérature belge où, comme le signale Marc Quaghebeur, nombreux sont les cas « de résurgence ou d'émergence en force dans la fiction tardive

¹ Ce terme fait partie de ceux qui désignent les persécutions envers les Roms au cours de la Seconde Guerre mondiale.

des séquelles de 39-45 » (Quaghebeur, 2016), nous postulons que c'est bien un tel « désir de mémoire », juste et vivante, qui dut animer Marcel Sel au moment d'entreprendre son bouleversant diptyque : *Rosa* et *Elise*.

2. Marcel Sel

Né à Bruxelles en 1960, Marcel P., alias Marcel Sel, détient plusieurs casquettes : ancien journaliste, écrivain éclectique, essayiste politique, scénariste humoristique, blogueur hyperactif², chroniqueur satirique et très clivant, intéressant et original pour les uns, profondément agaçant et égocentrique pour les autres. À cet égard, celui qui préfère maintenir secret son patronyme italien aime à rappeler que le quotidien francophone belge *Le Soir* le qualifia d'« emmerdeur professionnel », ce qui, assure-t-il, constitue le plus beau compliment qui lui ait jamais été fait (Fanara, 2019a) !

À maintes reprises – et notamment dans un courriel qu'il nous a adressé le 3 mars 2023 –, Marcel P. a exprimé le souhait que son identité réelle ne soit pas mentionnée. C'est donc sous son pseudonyme caustique par lequel ses camarades de classe l'appelaient et auquel il tient beaucoup – car ce relatif anonymat lui permet de garder une certaine liberté mais surtout de se protéger, lui-même ainsi que ses proches, de ses détracteurs – qu'il est connu, principalement en Belgique francophone.

Parmi ses ouvrages et essais politiques, il convient de citer *La Flandre, ça n'existe pas ! Premier recueil d'articles, juin-juillet 2009* (2009) ; *Walen Buiten. Révélations sur la Flandre flamingante* (2010) ; *Les Secrets de Bart De Wever* (2011) ; *Indignés de cons. La crise expliquée aux cancre et aux économistes* (2013) ; ainsi que *Confessions d'un Serial Tweeter* (2015), un ouvrage dédié à Boruch Szlezinger, un nonagénaire polonais décédé au printemps 2015, rescapé de Buchenwald et des marches de la mort, qui utilisa Twitter afin de perpétuer la mémoire de l'Holocauste.

À côté de ses activités d'essayiste et de son métier d'observateur frondeur de la société de son pays, le rêve de celui qui n'hésite pas à revendiquer sa nationalité européenne, c'est de « créer des histoires » (Chauchau, 2016). À cet effet, Marcel Sel parle ouvertement de sa prédilection pour le roman car, dit-il, « c'est le genre littéraire qui est probablement le plus proche de la réalité » et celui qui lui permet d'exprimer ses racines à la fois romanes et germaniques, tout comme chacune de ses passions (Bellefroid, 2019) : l'Italie et la peinture dans *Rosa*, la musique et l'Allemagne dans *Elise*. Mais également ses obsessions : les totalitarismes et la façon dont les gens ordinaires s'y sont fourvoyés (Vantroyen, 2020).

Comme il nous l'indique dans son courriel, le désir qui l'incita à écrire son premier roman correspond à « une très vieille histoire »³ : le fait que son père lui ait fait

² Son « Blog de Sel » (<https://blog.marcelcel.com/>), considéré comme l'un des plus influents en Belgique francophone, est principalement axé sur la situation politique du royaume.

³ Sauf indication contraire, les citations suivantes sont extraites du courriel que Marcel Sel a eu l'amabilité de nous envoyer le 3 mars 2023, en réponse aux questions que nous lui posions.

part de sa volonté de devenir romancier quand il était jeune a-t-il déterminé Marcel à relever le défi paternel non réalisé ? Probablement oui, mais, ajoute-t-il, il y avait également un besoin plus spontané de sa part à lui, qui a toujours écrit : des débuts de romans, des nouvelles, quelques pièces de théâtre, beaucoup de poèmes ainsi que des textes de chansons, sans compter les projets qui n'ont donné lieu à aucune mise en écriture.

Son premier roman, *Rosa*, Marcel Sel n'a commencé à l'écrire que lorsque le texte était très abouti dans sa tête – vers 2002 – et avec « l'idée stupide » – ce qui prouve sa franchise et sa capacité d'autodérision – « de révolutionner le roman français ». À l'époque, le récit intitulé « Patchwork » voyait le père enjoindre à son fils, alors dénommé Maurice Pompidoglio, d'écrire un roman, et ce dernier se lancer, en guise de vengeance, dans la rédaction de pages insignifiantes sur des thématiques philosophiques diverses, une manière d'« éviter d'aborder le vrai sujet ».

Grâce aux conseils de Martine Boutang – directrice littéraire chargée des premiers romans chez Grasset – qui lui recommanda d'écrire une histoire susceptible de toucher, voire de troubler son père, Marcel Sel décida de développer le personnage de la grand-mère déportée, une figure anecdotique dans le récit antérieur. Cependant, à ce moment-là, poursuit Marcel Sel, il n'avait pas encore les reins suffisamment solides pour se confronter aux émotions qui l'attendraient à chaque page. Aussi, désemparé et suivant l'avis d'un ami écrivain qui lui préconisa de se concentrer provisoirement sur d'autres sujets, il se consacra à la rédaction des essais susmentionnés. Il lui fallut attendre de « digérer le décès de [s]on père » en 2012 pour se sentir capable de revenir à l'écriture de *Rosa* « avec le recul, l'énergie et le courage nécessaires. Ayant fait le point de mes relations passées avec lui de façon apaisée, je pouvais enfin les retranscrire dans un livre ».

Dans ce premier roman où il évoque, entre autres choses, sa jeunesse par héros interposé, Marcel Sel reconnaît l'existence de nombreux « liens cachés » entre l'univers de *Rosa* et le sien :

Klemens (le père Klemens, qui a initié Frans à la lecture) est le prénom de mon père (qui s'écrit en fait Klemmens). C'est une référence au fait que mon père m'a initié aux beaux-arts et fait aimer les livres. Giorgio (le grand-père) fait référence à mon oncle tué pendant la seconde guerre mondiale, en Italie. J'aurais dû porter son nom, mais un autre oncle l'avait déjà donné à son autre fils. C'est mon quatrième prénom. L'amitié de villageois pourtant adverses dans leurs opinions m'a été inspirée par l'histoire de mon grand-père, résistant antinazi dans les territoires annexés par le National-socialisme en 1940 (concrètement, les Cantons de l'Est). Etc.

Par ailleurs, alors que le personnage de Maurice, dans la première mouture, était un être si insupportable que Boutang l'encouragea à cesser de se martyriser de la sorte, le

portrait du Maurice « final » est plus indulgent, même s'il n'en reste pas moins une satire de ses pires côtés et de ceux de quelques-uns de ses amis, réunis en un seul jeune homme ! Ainsi ledit Maurice est bel et bien « une caricature du Marcel *adultescent* ». De plus, confessant qu'« il y a une part assez égotique dans l'histoire », Marcel Sel insiste sur la présence d'« une dimension religieuse très symbolique (je suis athée) entre Le Père, Le Fils, et le Saint-Esprit, représenté par Frans, qui insuffle à Maurice son énergie et lui permet d'évoluer. On peut voir Giorgio âgé comme une sorte de Moïse qui dicte les lois de la vie. » Et d'ajouter que « c'est probablement le fait de créer ce golem de Maurice qui m'a permis d'écrire la partie autobiographique, pénible à rédiger ».

L'un des pans autobiographiques est concentré dans les premiers chapitres :

Il concerne mes 13-15 ans. [...] Le fait que j'écrivais des poèmes (assez désespérés) tout le temps, ainsi qu'une pièce de théâtre singeant *En attendant Godot*, le divorce annoncé de mes parents, l'ambiance très tendue à la maison, l'autorité de mon père, sont une description très proche de ma réalité d'adolescent – on pourrait dire « exacte ».

L'autre pan concerne la relation avec ce père dont le comportement tel qu'il est décrit au début du roman est « authentique » :

Il jetait en fait tout ce que je posais sur son bureau, y compris mes notes scolaires. Et il a bien jeté mon premier poème. J'étais trop petit pour comprendre la raison probable de ce que je prenais pour un rejet : il attendait que je lui donne ça en main propres (c'est la raison que je donne dans le roman). Mais pour moi, c'était la piètre qualité de mon travail qui était ainsi jugée. Ça m'a réellement freiné dans ma carrière et j'ai mis des décennies à faire confiance à mon talent probable.

Refusant de se victimiser ou de rédiger un pamphlet virulent contre ce père qui avait été élevé assez froidement, Marcel Sel confie que son désir intérieur au moment d'écrire *Rosa*, c'était de « comprendre, et “rendre” » :

J'estimais que si mon roman était un jour publié et lu, il fallait que j'y donne matière à réflexion pour tous ceux qui ont, à tort ou à raison, donné une importance démesurée à un accident de leur enfance. Je voulais aussi qu'on comprenne Le Père. Parce que je voulais le comprendre moi-même. Il y a là-dedans une part de fantasme : j'aurais adoré que mon père me paye 30 euros par page ! Pas pour l'argent (quoique ça aide à écrire), mais parce que même si Maurice interprète ça comme une agression, c'est en fait un geste d'encouragement incroyable.

Il lui faudra donc attendre l'année de ses quarante-deux ans pour voir son écriture enfin complimentée par son père :

Quand Jean-Marie Le Pen est passé au second tour en France, j'ai écrit une nouvelle antifasciste dans le forum de *Libé* intitulée «Martinez». Les gestionnaires du Forum ont alors estimé qu'elle méritait d'être publiée en page de garde du forum. Ma sœur l'a téléchargée et envoyée à mon père. Et c'est pile au moment où je sortais de la voiture au Lycée français de Bruxelles pour accompagner ma femme (française) au bureau de vote, bien décidée à contrer Le Pen, que mon père m'a appelé pour me dire qu'il trouvait ce texte formidable, qu'il était fier de moi et que par ce texte, je poursuivais l'œuvre de mon grand-père résistant. J'étais sidéré.

Et il devra encore patienter quelque dix années pour apprendre que ce même grand-père avait été décoré pour sa participation à la Résistance belge :

Tout ceci pour vous expliquer pourquoi *Le Père* du roman est si silencieux et ne répond aux envois du fils que par des plaisanteries. C'est précisément ce que mon père aurait fait dans les mêmes circonstances. En revanche, nous n'avons jamais voyagé à deux, mais ce projet a existé, pour aller voir la tombe de mon oncle Giorgio, dans le Nord de l'Italie, et visiter le village de nos ancêtres italiens (Arzo, dans la commune de Casale Corte Cerro, au-dessus du Lac majeur). Mais il n'a jamais été concrétisé. *Rosa* m'a permis de le faire.

Concernant ses origines italiennes, Marcel Sel souligne que le dernier ancêtre italien de sa famille quitta la région du lac de Garde un peu avant 1810 pour se rendre à Monschau (Montjoie, en français), une petite ville de la région de l'Eifel, où il épousa une citoyenne allemande, de même que tous ses descendants, à l'exception du père de Marcel qui, lui, se maria avec une Bruxelloise : « ma famille paternelle est donc beaucoup plus allemande qu'italienne ».

C'est là, selon Marcel Sel, qu'intervient le choix de l'Italie pour ce premier roman. En effet, tout au long de son enfance, le jeune garçon a entendu son père expliquer à ses enfants que la famille était d'origine italienne, en en gommant soigneusement le côté germanique, si bien que longtemps il prit cette origine pour acquise. Une origine certes plus exotique que celle de sa famille maternelle, belge et néerlandaise, mais qui lui valut, à l'école, en raison de son patronyme italien, d'essuyer quelques-uns des quolibets classiques alors adressés aux Ritals (macaroni, mafiosi, etc.). Pour lui qui, d'une certaine façon, s'est toujours senti « assez italien » – « Je cuisine le plus souvent italien et, comme mon père et tous mes oncles, j'ai appris la langue très tôt » –, *Rosa* fut l'occasion de s'inventer une ascendance italienne plus récente, en l'occurrence une grand-mère, « tout en reculant le moment où je devrais me confronter au monstre nazi – ce que j'ai fait dans *Elise* – omniprésent dans la réalité de ma famille paternelle ». En

réalité, précise Marcel Sel, en écrivant *Rosa*, il écrivait déjà *Elise*, « mais je ne pouvais pas mener de front mon traumatisme d'enfant et la terreur totalitaire ».

Un diptyque parfaitement harmonieux bien que comprenant deux parties très différentes : tandis qu'*Elise* plonge les lecteurs dans « un univers où tout semble fermé », où le désespoir le plus noir est partout présent, *Rosa* est le roman de la sympathie et de l'espérance, un récit envoûtant, plein de « charme », celui-ci provenant probablement du fait, d'une part, que « les personnages peuvent se permettre d'espérer un jour meilleur, même quand ils sont confrontés au pire », tel Giorgio qui ne renonce à retrouver son épouse que lorsqu'il reçoit, en 1947, la lettre d'un certain Aaron Zeller rédigée avec une extrême pudeur : « Aucun mot ne le disait, mais Giorgio comprit très vite qu'il n'y avait plus rien à espérer » (Sel, 2017 : 28) ; d'autre part, que le décor italien a permis au romancier de se faire plaisir – ainsi, en publiant l'une de ses recettes de cuisine (« Rosa a rédigé la recette du *Sûgu d'a Rœza*, le jus de la Rose » (Sel, 2017 : 211)) –, ou de relater quelques anecdotes pleines de tendresse :

Ainsi, le carabinier et la tante sont inspirés d'une scène vécue à Airole où je me suis rendu à 19-20 ans avec un ami. Nous avons planté notre tente dans un endroit incongru devant la porte du cimetière et, en pleine nuit, un policier (moustachu) est venu nous engueuler et exiger qu'on la déplace. Le lendemain, sa ravissante épouse, dont la tante est le portrait que j'en ai gardé en mémoire, est venue nous apporter des viennoiseries en s'excusant gaiement de l'épisode de la nuit et en nous expliquant que son mari joue le méchant alors qu'en réalité, c'est une crème. C'est aussi cet épisode qui m'a inspiré celui de Rosa apportant des crêpes à Giorgio.

Rosa et *Elise*, deux romans qui forment un ensemble détonant, où se croisent, s'aiment, se heurtent et interagissent une multitude bigarrée de personnages singuliers ; un puzzle magistral, à la spatialité et à la chronologie totalement éclatées, aux multiples pièces à assembler soigneusement : « Comme dans *Rosa*, [dans *Elise*] j'ai déstructuré la chronologie et j'en ai fait un origami » (Fanara, 2019b).

2.1. *Rosa*

C'est sur un imbroglio familial, ainsi que moyennant un artifice littéraire, que débute cette saga familiale : « Tu vas écrire un roman, qu'il m'a dit. C'était un ordre. » (Sel, 2017 : 7) Cette injonction, c'est *Le Père* tout-puissant, un industriel bruxellois catholique, qui la lance à son *Fils*, lequel, écrivain frustré, célibataire trentenaire renfrogné et égocentrique, vit à ses crochets et apparemment sans trop se remettre en question : depuis dix ans, celui que sa mère qualifie d'*adultescent* touche un salaire mensuel « comme ça, sans rien en échange » (Sel, 2017 : 7). L'autre membre de la fratrie, c'est Bernard, ce frère que *Le Père* place depuis toujours sur un piédestal. Il n'est donc rien

d'étonnant à ce que le cadet souffre d'un puissant complexe d'infériorité par rapport à son aîné.

Nous sommes en 2000. La scène initiale se déroule dans le loft qu'une dizaine d'années plus tôt, à contrecœur, Albert Palombieri a acheté pour son fils Maurice dans un quartier multiethnique, qu'il qualifie de « pourri » (Sel, 2017 : 13), probablement aussi parce qu'il recèle quelques pénibles souvenirs et secrets familiaux : n'est-ce pas là qu'autrefois, Albert vivait avec son père Giorgio, alias Nonno ? Pour Maurice qui entretient une relation d'amour-haine avec la Belgique, cet endroit, qu'il apprécie en raison de sa bigarrure multiraciale, est aujourd'hui son unique refuge alors qu'enfant, des refuges, il en comptait plusieurs, parmi lesquels l'énorme bureau du Père sous lequel il se blottissait pour échapper aux colères paternelles. Cependant, Maurice a rapidement renoncé à s'y cacher « parce qu'il y a là cette corbeille à papier grise, en plastique » (Sel, 2017 : 9). À la simple évocation de cet objet apparemment anodin, les souvenirs affluent en vrac, certains traumatisants comme celui où, à ses neuf ans, il y retrouva, chiffonné, son premier poème, preuve évidente, croyait-il, de l'indifférence de son père à son égard et origine d'une lourde perte de confiance en lui-même et en ses capacités créatrices.

Certes, cette histoire ancienne, celui qui tente de cicatriser les blessures et de digérer les offenses d'une enfance où la tendresse parentale brilla par son absence, l'avait pratiquement gommée de sa mémoire, du moins jusqu'à ce moment où il se voit contraint d'écrire un roman, contre une rémunération de trente euros la page. Une situation oppressante dont il est déterminé à se dépêtrer coûte que coûte, une exigence qu'il est bien décidé à faire *payer* chèrement au pétitionnaire et qui, après mûre réflexion, le convainc de la marche à suivre. Le titre du roman ? « *La Vengeance du Fils* » (Sel, 2017 : 15).

Avant de se lancer dans la rédaction de ce roman-piège, Maurice relit chacun des textes qu'il a écrits depuis son adolescence et qu'il a rangés dans des fardes, notamment la verte, sur laquelle une étiquette indique le prénom de sa grand-mère italienne : « ROSA ». Cette corvée incongrue, Maurice la transformera donc en une occasion unique de se dédommager de l'apparente condescendance paternelle et de lui révéler une « vérité » qu'il est le seul à connaître depuis que Nonno la lui a relatée alors qu'il n'avait qu'une quinzaine d'années, une histoire qu'il a notée dans ses carnets et patiemment reconstituée en observant les portraits de ses aïeux dans l'album bleu que son grand-père lui montrait à lui seul et sur la première page duquel était collé le portrait de Rosa tiré par son oncle Elio Levi, le frère de Sara :

N'oublie jamais ceci, Maurice : il n'y a qu'une race humaine sur cette terre. Une seule. Tu comprends ? Des millions de gens sont morts pour qu'on le comprenne enfin... mais l'Homme comprendra-t-il vraiment un jour ? [...]

Tout ce que je te dis, tu l'écriras un jour. Mais tu n'en parleras pas à ton père. Albert ne doit pas savoir. C'est mieux pour lui. Il ne faut pas qu'il sache qu'elle est morte à cause de... Comment

pourrait-il le supporter ? Moi, je n'ai voulu que le protéger, tu sais (Sel, 2017 : 57).

Certes, « réveiller cette vieille histoire » emplit Maurice d'un certain sentiment de culpabilité, mais davantage de victoire. Ne tient-il pas enfin sa revanche ? Cette histoire, c'est celle du destin de Rosa dont Albert ignore tout, car quand, enfant, il interrogeait les adultes, son grand-père Alberto à Vernazza, ou sa tante Giovanna à Airole, sur l'endroit où se trouvait sa maman, tous lui répondaient indistinctement

que Rosa avait dû partir, qu'on ne savait pas où. Que c'était la faute à la guerre. La faute à Giorgio. Les versions varieraient. On lui dirait aussi qu'elle ferait tout pour voir son fils, mais que quelque chose l'en empêchait. Voilà. Sans plus de précision. [...] Sur cette vie-là, on ferait une croix. Celle qu'on n'a pas pu mettre sur le corps de Rosa (Sel, 2017 : 262),

De fait, « en lui racontant Rosa, je l'obligeais à *me* lire enfin. Même s'il trouvait mon style exécrationnel, il ne pourrait plus jeter mon travail, le chiffonner, le corbeiller ! Impossible ! Pas cette histoire-là » (Sel, 2017 : 31).

Une authentique bombe, croit-il sans doute un peu exagérément, qui lui fut transmise par un grand-père idolâtré, que le séisme fasciste, le drame de la déportation et une déception amoureuse avec une « Hannibale » bruxelloise avaient mentalement fragilisé, un aïeul engagé dans une perpétuelle fuite en avant, avec lequel Maurice a entretenu, semble-t-il, un rapport quelque peu névrotique : en faisant de son petit-fils adolescent son confident intime et le récepteur de ses douleurs et frustrations, Nonno ne lui a-t-il pas inoculé un paralysant nihilisme ?

Dès lors, chacun des chapitres combinera habilement l'histoire de Rosa Molinari, telle que le *Fils* la relate au *Père* – « Qu'est-ce que je peux raconter qui pourrait troubler ce PDG, ce philosophe, ce grand chrétien ? » (Sel, 2017 : 39) –, la réaction de ce dernier, Albert Palombieri, aux pages qui lui sont envoyées, ainsi que les commentaires qui en émanent de la part de Maurice.

C'est par la catharsis de l'écriture de ce roman de commande et la voie inespérée que celle-ci ouvre pour lui que Maurice sera capable d'assumer enfin son destin d'homme adulte. Un roman d'à peine trente-quatre pages, mais qui accule le narrateur non seulement à relater une page essentielle d'une histoire familiale peuplée de non-dits, de pesants silences et de tabous – telle la judéité de Rosa, qui lui fut transmise par sa mère Sara Levi, partant celle de son fils Albert –, mais aussi à s'intéresser à une page noire et relativement méconnue de l'histoire du pays dont est issue sa famille paternelle. Car, à tout moment, les deux histoires, la petite et la grande, s'imbriquent étroitement et funestement l'une dans l'autre.

Le récit-cadre, celui où est reconstituée la trajectoire de la famille Palombieri sur trois générations, permet en effet à Marcel Sel d'aborder et de traiter une grande variété de thèmes universels venant habilement se fondre et se confondre dans les douze

chapitres du livre : ceux des relations parentales et filiales et des conflits intergénérationnels, un conflit qui, dans le cas présent, transformera autant le *Père* que le *Fils* et dont le dénouement assez traumatique scellera cependant leur réconciliation ; de l'amour romantique, de ses bienfaits et de ses ravages, ainsi que de l'emprise irrésistible de certaines femmes⁴, telles ces « Hannibales » conquérantes si chères au cœur de Nonno :

C'est un nom de femme ! *Di tutte le vere donne* : de toutes les femmes véritables. Comme Rosa ! [...] Quand tu prends une femme comme elle dans les bras, pensant la protéger, c'est elle qui t'a choisi, elle qui te protège, qui t'amène à exister. Des Hannibales, c'est rarissime. J'en ai rencontré une en Italie, Rosa, et une à Bruxelles. Mais celle-là ne m'a pas choisi... (Sel, 2017 : 120) ;

du monde de l'art, principalement celui de la peinture : il en est ainsi lorsque Rosa dispense une leçon magistrale à Giorgio lors de leur visite de la chapelle Sixtine, une visite que Nonno refera en 1951 avec son fils Albert, quelques jours avant leur départ pour la Belgique, mais le jeune garçon ne saura jamais à quel point il s'agissait d'une espèce de pèlerinage en souvenir de celui que son père avait effectué avec sa mère lors de leur voyage à Rome en juillet 1939 ; ou encore lorsque Maurice se remémore ce merveilleux voyage qu'il réalisa, en 1978, à Paris avec son grand-père, leur excursion au Louvre et l'inoubliable instant de complicité vécu face à l'Aphrodite « dite Vénus de Milo ».

Mais aussi, plus historiquement, Sel évoque la tragédie de l'immigration italienne en Belgique dans les années d'après-guerre, et les profonds relents de racisme l'ayant entachée. Fuyant l'Italie et ses fantasmes, Giorgio s'était réfugié, en compagnie de son fils âgé de dix ans, dans ce pays où, disait-on, « il y avait du travail et de l'argent ». Toutefois, la grande misère des mineurs que Nonno fréquentait à Charleroi et surtout la présence « des affiches sur les vitrines de certains cafés *Interdit aux chiens et aux Italiens* » – « pourquoi d'abord les chiens ? » (Sel, 2017 : 265) – lui avaient bientôt rendu la ville insupportable ; aussi s'était-il installé à Bruxelles où il avait ouvert une petite librairie et où il était tombé amoureux d'une Hannibale bruxelloise, Christel, qui lui préféra un certain Frans : « de manière très subtile, via le récit à la première personne de Maurice, l'auteur explore la tension entre l'amour fantasmé de la patrie d'origine et la tendresse refoulée pour la patrie d'accueil, inconsciemment vécue comme territoire de la chute » (Remy-Wilkin; Legrand, 2021).

Mais dans *Rosa*, c'est aussi et avant tout le portrait d'une certaine Italie encore peu présente (contrairement à l'Allemagne hitlérienne) dans la littérature francophone de Belgique où foisonnent pourtant les écrivains issus de « la Botte ». C'est en effet la saga, en partie légendaire, du fascisme que Marcel Sel relate admirablement dans cette ample fresque de l'Italie, depuis la Marche sur Rome en 1922, à laquelle participa

⁴ À noter que Marcel Sel dédie son roman « À ma mère, à ma femme et à mes filles ».

Alberto Molinari, le père de Rosa, un anticommuniste notoire et un militant fasciste de la première heure, convaincu d'avoir pénétré dans la Ville éternelle derrière Benito Mussolini – « C'était du moins ce que tout le monde croyait : le *Duce* n'était pas lui-même à la Marche sur Rome, il n'y était arrivé qu'à la fin. Mais ce n'était pas Alberto Molinari qui se le serait avoué. La légende de Mussolini servait la sienne » (Sel, 2017 : 46) –, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre en 1945.

Une Italie en proie à de profondes ambiguïtés politiques et morales, où les lois *fascistissimi* promulguées par le *Duce* en 1926 établissent la censure et les tribunaux politiques, et permettent de confiner dans des camps de travail les dissidents politiques, tel Santino Pallanca. En 1922, après la prise du pouvoir par « le pire ennemi du socialisme », celui-ci avait barbouillé les premières lettres qui ornaient la façade de son bar, transformant le simple *Vini Rossi* en *i Rossi* et faisant de son établissement le rendez-vous officiel des bolcheviques de la région. Quatre ans plus tard, tandis que les lois fascistes de Mussolini incitaient *I Rossi* à se faire plus discrets, afin de retrouver une certaine clientèle – « La politique, la liberté, la révolution, c'était important, bien sûr. Mais pas autant que de nourrir sa famille » (Sel, 2017 : 66) –, Santino avait décidé de distribuer des tracts titrés « Socialistes d'Airole, réveillez-vous ! », ce qui lui valut de figurer sur une liste de la préfecture d'Imperia et d'être expédié aux îles Lipari.

Telle est l'Italie du ralliement d'une partie non négligeable de son peuple à Benito Mussolini et à une idéologie présentée, contrairement au chaos communiste, comme un vecteur d'ordre, de progrès, de modernité, voire de tolérance face aux théories et aux pratiques racistes d'Hitler et du nazisme... et ce, quitte à dénigrer les « valeurs » de ces alliés allemands. Pour un temps seulement car, dès 1938, le régime fasciste, qui n'était pas intrinsèquement antisémite

– Des membres éminents du Parti étaient mariés à des Juives. Même le *Duce* avait longtemps eu une maîtresse juive – Margherita Sarfati ! Mais c'était avant qu'il fasse voter les lois raciales de 1938. Mussolini avait bien précisé qu'il fallait *Discriminare e non perseguitare* (discriminer et non persécuter). Ces nouvelles dispositions antijuives avaient pourtant étonné beaucoup d'Italiens. Parmi eux, il y avait les parents de Giorgio Palombieri : la moitié des clients de leur librairie étaient juifs (Sel, 2017 : 47),

et qui tirait même quelque vanité de sa théorie de la « discrimination sans persécution » au point de protéger certaines minorités opprimées (les Tziganes, les Serbes...), change brusquement son fusil d'épaule devant la nécessité d'un soutien extérieur plus ferme. La promulgation des lois raciales antisémites, celles qui interdisent aux Juifs de posséder de l'immobilier, d'enseigner dans des écoles publiques ou, encore, de se marier avec une aryenne, même si elle autorise encore certaines personnes à croire qu'elles seront discriminées de la discrimination, ne tardera pas à leur dessiller les yeux, notamment lorsque l'étai se resserre sur elles après le durcissement de ces mêmes lois en 1942.

Une Italie mystifiée et chloroformée par la promesse et l'illusion d'un *rinascimento* et où plus d'un se fourvoiera, parfois momentanément.

Tel Francesco Mauro, le chef des carabinieri d'Airole, qui n'était qu'un humble garçon lorsqu'il quitta le village pour l'école de police afin de devenir capitaine et qui, revenu caporal, en « bon fasciste, obéissant et efficace » (Sel, 2017 : 68), n'avait pas hésité à livrer son cousin germain, Pietro Molinari, mort en confinement en 1935, ce qui lui valut l'inimitié de nombreuses personnes de la localité. Celui qui se prenait pour le *Duce* en personne ne paraissait-il pas chaque matin dans son bel uniforme sur la *piazzetta*, d'un pas fasciste et avec des airs martiaux, comme s'il avait besoin d'impressionner les vieux qui, assis sur leur banc, regardaient paisiblement le temps passer ? Parmi ceux-ci se trouvait Carmela Trucchi, alias *Carmela-la-matta*, laquelle, pour se moquer de celui qui n'avait qu'un subalterne sous ses ordres, l'appelait le « *Capo del Carabiniere* ! (le chef *du* carabinier) » (Sel, 2017 : 68), Carmela qui était la plus lucide, comme Giorgio adulte s'en rendra compte : « C'était ce monde autour d'elle, qu'elle comprenait trop bien. Et comme elle disait tout haut ce qu'elle pensait et que ça la faisait rire, les gens ont dit qu'elle était folle. C'était plus pratique » (Sel, 2017 : 264).

Toutefois, comme nombre de ses concitoyens, Francesco s'était senti peu à peu dépassé par les événements dans « ce pays [qui] ne savait plus », une Italie octroyant des visas de séjour aux réfugiés juifs allemands – « L'Italie n'a pas envie de passer pour une exportatrice de Juifs allemands ! » (Sel, 2017 : 107) –, puis à ceux fuyant la France de Vichy mais où, simultanément, la *Demorazza* malmenait des Juifs bons fascistes et baptisés : « Pour préserver la grandeur de son régime, le *Duce* refusait de livrer aux nazis les Juifs qui résidaient en Italie. Mais pour la même raison, il se montrait toujours plus ferme à l'intérieur de ses frontières » (Sel, 2017 : 143). Le nouveau recensement racial l'obligeant, bien malgré lui, à remplir deux fiches roses, celles des mixtes déclarés non-juifs, une pour Rosa, une pour son fils de neuf mois, et ce alors même que Giorgio, le père de l'enfant, officier des Grenadiers de Sardaigne, se battait en Croatie pour le *Duce* !, l'avait amené à s'interroger sur le concept de race : en 1932, Mussolini n'avait-il pas fustigé le racisme nazi lors d'un discours contre Hitler et, six ans plus tard, fait voter des lois raciales dont l'application avait été durcie en 1942 ? « Où était la logique ? Que devenait le fascisme ? » (Sel, 2017 : 143) Francesco avait eu beau expliquer à Rosa que son intention était de se démener pour que son fils soit inscrit comme Italien, il savait que les temps avaient changé : alors que, deux ans plus tôt, Albert aurait été pleinement italien puisqu'il n'avait qu'une aïeule juive, en 1942, comme attendu, la préfecture avait été sourde à sa requête, et Albert était devenu *mixte déclaré non-juif* : « Fiche rose ». Après l'ordonnance dictée par le ministère de l'Intérieur d'arrêter tous les Juifs sans exception, la décision de Francesco de rejoindre Ettore Pallanca chez les communistes et d'œuvrer pour le Comité de Libération nationale, en surprit plus d'un, lui qu'« on avait appelé *Il Capo del Carabiniere* à Airole, vingt ans auparavant. À présent, à cause de sa moustache, on l'appelait U Stalin » (Sel, 2017 : 228).

Telle Rosa elle-même, complètement subjuguée par un *Duce* avec lequel elle croyait avoir signé un contrat de bonne entente lors du *Decennale* : ne faisait-elle pas partie des mille « Petites Italiennes » en robe et béret blancs entourant les mille « Fils de la Louve » ? N'avait-elle pas rompu les rangs pour voir de plus près le *Capo del Governo* et le saluer ? Ne lui avait-elle pas « donné sa foi, presque aussi forte que celle qu'elle avait pour le Tout-Puissant » (Sel, 2017 : 228) ? Baptisée, ne bénéficiait-elle pas du statut de *mixte déclarée non-juive*, ce qui lui permettait de jouir des mêmes droits que les autres Italiens ?

Rosa était fière d'être italienne. L'Italie était sublime. Impériale. Jeune. Et généreuse (Sel, 2017: 91).
Rien ne changea. Rosa continua donc à vivre en bonne fasciste, fière de la *Stirpe* (la lignée) italienne (Sel, 2017 : 139).

Cependant, dès le renforcement des lois antisémites et de son changement de statut – de *mixte déclarée non-juive* à *mère juive discriminée de la discrimination* –, la jeune femme comprendra qu'elle ne dispose plus de la liberté d'être italienne fasciste comme elle l'entend et, partant, elle commencera à s'interroger sur son identité réelle et sa place dans ce pays qui désormais rejette et élimine les gens de sa condition et de son engeance. Sa conversion définitive, Rosa l'effectuera en septembre 1942 : mise au courant des rafles du mois d'août, de la livraison des réfugiés juifs aux Allemands par la France du Maréchal Pétain – « Des familles entières, les enfants aussi ! On ne sait pas ce que ces gens deviennent. On les met dans des wagons à bestiaux, qu'on nous a dit. Des wagons à bestiaux, quand même, c'est pas normal, hein ? (Sel, 2017: 147) » – et de la mort de centaines d'enfants dans des camps français – des « racontars », pense-t-elle encore, car « personne ne ferait une chose pareille ! » –, elle est brusquement confrontée à une fillette qui, s'adressant à elle dans un français hésitant pour lui raconter ce qu'endure sa famille et lui demander « Pourquoi tu veux *moi tuer* ? » (Sel, 2017 : 149), lui fera sentir l'ineptie de sa position et la remplira de honte...

– L'Italie va faire ça aussi ? Mon Italie ? Mon *Duce* ? Ce n'est pas possible ! Il me connaît, le *Duce* ! Il m'a regardée dans les yeux, tante Gia, au *Decennale*. Et maintenant, il voudrait nous déporter, Albert et moi ? Maman ? Elio ? Elle veut ça, mon Italie ? Je ne comprends plus qui je suis. J'ai fait tout ce que le *Duce* nous demandait. J'ai obéi. Je me suis battue. Et maintenant, je n'y ai plus droit ? [...] Et puis, on va nous... (Sel, 2017 : 150).

Ce récit d'autant plus poignant que le nom de la petite Suzanne figurera sur une liste : « *Vergasst*. Gazée. Le 12 décembre 1943 » (Sel, 2017 : 207), c'est Aaron Zeller qui le relate à Giorgio Palombieri lors de leurs conversations, en 1947, dans la petite taverne de Venise, aussi fidèlement que possible et tel que Rosa le lui a transmis dans le wagon à bestiaux, tellement coupable d'avoir nié jusqu'alors ce qu'elle était !

Lors de l'échange de souvenirs de ces « deux ombres [...], Zeller et Nonno » (Sel, 2017: 37), de « ces deux êtres désarçonnés par la guerre » (Sel, 2017 : 246), Giorgio aura lui aussi l'occasion de raconter au rescapé d'Auschwitz quelques-unes des atrocités dont il fut le témoin horrifié. Tel l'affreux spectacle qui attendait son bataillon dans un village de Croatie, en zone italienne, où les *oustachi*, les nazis croates commandés par Ante Pavelic, le *Duce* croate, s'étaient livrés à un authentique carnage de Serbes, de Juifs et de Roms, un massacre que l'arrivée des *Lancieri di Montebello* avait permis de limiter d'autant, souligne Giorgio, que le général Mario Roatta avait refusé de livrer les survivants au commandement allemand. Une telle attitude de la part d'un général italien l'avait alors conforté dans l'idée que

le fascisme, militariste et masculin, était de nature supérieure parce qu'il ne tuait pas sciemment les civils. Les Allemands de la SS, les Croates *oustachi*, les Slovènes de la Garde Blanche, il les avait vus faire. Leurs camps de concentration étaient des abattoirs. On tuait n'importe où, n'importe quand, n'importe comment. Et ça riait ! Le *sottotenente* Palombieri ignorait que des Italiens, sous les ordres du même général Roatta, faisaient de même avec des Slovènes qu'il avait lui-même arrêtés, avec ses grenadiers, à Ljubljana. Des étudiants, des jeunes filles. Des innocents. Des socialistes. Des opposants. Dans des camps italiens, en Dalmatie. Affamés, assassinés, violés (Sel, 2017 : 172).

Aussi, à Giorgio qui lui raconte son retour en Italie au début de 1943 dans un train militaire ramenant aussi « des familles juives échappées des pattes des nazis et des *oustachi* » ainsi que des Serbes et des Roms, agacé par l'enthousiasme béat de son interlocuteur, Aaron ne se gêne pas pour lui rappeler que « certains de ces Juifs ont été arrêtés par les mussoliniens, en 44, et déportés à Auschwitz » (Sel, 2017 : 173). Comme ce fut le cas de Rosa entrée en clandestinité et devenue *Partigiana* – dans la Résistance italienne, l'artiste-peintre s'était spécialisée dans la confection des faux papiers – depuis qu'en date du 5 décembre 1943, le ministère de l'Intérieur avait ordonné l'arrestation et la déportation de tous les Juifs, même mixtes, même discriminés, et qu'un fonctionnaire zélé, lecteur fou de *La Difesa della Razza*, avait remplacé sa fiche rose de mixte par une bleue, de juive :

Il avait annulé son mariage avec Giorgio – un Italien n'avait pas le droit d'épouser une Juive. Rosa était devenue mère célibataire. Giorgio n'était plus le père de son fils. Le petit Albert était de mère juive, de père inconnu. Lui aussi, une chose qu'on brûle (Sel, 2017 : 229).

De fait, en 1943, après la fondation de la République Sociale Italienne ou République de Salò où Mussolini n'était plus qu'un fantôme dans les mains du Führer, et alors que l'Italie avait changé d'alliés et que pour Giorgio, qui avait rejoint les antifascistes démocrates de *Giustizia e Libertà*, la situation avait désormais l'avantage d'être claire :

Les exterminateurs italiens avaient rejoint les exterminateurs nazis. *Oustachi* croates. *Bela Garda* slovène. *Tchetniks* serbes. Milice française. Rexistes wallons. *DeVlag* flamand. *Nasjonal Sammling* norvégien. Chaque pays a eu ses SS et ses résistants (Sel, 2017 : 227).

Le nouveau parti national-fasciste déportait les Juifs dans des camps, comme celui de Fossoli di Carpi d'où les trains partaient vers les camps d'extermination, via Trieste où toute trace de Rosa s'était perdue. « En 1944, Trieste, c'était le Reich. En 1944, Trieste, c'était la mort » (Sel, 2017 : 23).

Car le roman recèle plusieurs énigmes, aussi palpitantes que douloureuses : outre l'inconfessable secret familial qui sera dévoilé tout à la fin du récit, surgissent, une à une, quelques inévitables questions.

Qui donc a trahi Rosa Molinari partie en mission avec le militant communiste Ettore Pallanca en vue d'exfiltrer deux adultes et trois enfants juifs cachés dans un couvent si ce n'est pas ce dernier, le capitaine des carabinieri à Vintimille, qu'elle-même innocenta lors de son arrestation en gare de Bologne ? Sur le point d'embarquer « dans ce train de morts » (Sel, 2017 : 36), n'avait-elle pas crié à Aaron Zeller : « Aaron ! Ettore Pallanca ! Retenez ce nom ! Dites-leur : il n'a pas trahi ! » (Sel, 2017 : 23) ? Des mots que ce Juif né à Hambourg ne cessera de remâcher « pendant les dix jours de convoi où le tiers des passagers périt de faim et de soif », des mots qui lui « permirent de survivre à cette épouvantable fonction qui fut la sienne : faire croire à des femmes et à des enfants, à des hommes innocents, à des grands-mères, qu'ils allaient simplement prendre une douche » ; car, à Auschwitz où il fut interné, en raison de sa robustesse, Aaron « fut assigné aux fours et dut rouler des corps tout juste gazés à travers des portes d'acier qui menaient à l'enfer » (Sel, 2017 : 24). À son retour de Venise, tourmenté par cette énigme, Giorgio s'en était allé rejoindre son beau-père qui, rongé par les remords, passait ses journées au milieu de ses oliviers ; la terrible confession et le récit malheureux qu'Alberto lui avait fait de la veille du départ de Rosa à Bologne le convaincront quelques années plus tard que la chute que celui-ci fit en 1951 d'une restanque, s'écrasant cinquante mètres plus bas, « était un suicide » (Sel, 2017 : 264).

Mais qu'est-elle donc devenue celle dont le corps s'est comme volatilisé en 1944, celle dont le nom n'apparaît dans aucun des convois partis de la gare de Fossoli di Carpi ni sur aucune des listes venues d'Allemagne après-guerre ? Celle qui, d'après les informations recueillies par Aaron à l'évêché de Trieste, fut emmenée en 1944 à la Risiera di San Sabba transformée en camp de concentration :

Le vicaire qui [le] reçut avait le regard fermé de ceux qui en ont trop vu ou trop entendu. Il parlait de «bêtes humaines». Il disait que les nazis n'avaient pas répondu à la lettre de monseigneur Santin, l'évêque de Trieste, qui leur demandait de libérer Rosa Molinari, qui était baptisée. [...]. De ce silence ennemi d'alors, le vicaire avait tiré ses conclusions, «qui ne regardaient que lui».

Il précisa encore que les papiers retrouvés dans la Risiera di San Sabba avaient été emportés par les troupes yougoslaves en 1945 et qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté-là (Sel, 2017 : 26).

Lors de la visite de ce camp transformé en caserne, Aaron avait pu constater que là aussi il y avait eu des fours... « Ce four dynamité par les nazis avant de quitter les lieux en disait trop » (Sel, 2017 : 27).

Où est-elle donc morte – si elle est morte ! – celle dont le sort final reste un profond mystère ? Est-elle « amnésique » ou retenue « prisonnière » (Sel, 2017: 248) ? A-t-elle survécu à la déportation et tourné le dos à sa famille sans crier gare ? Que penser des dires de la mère de Maurice qui, exprimant son dépit contre la famille de son mari – Albert l'a quittée pour la jeune Émilie –, affirme à son fils qu'ils sont « tous les mêmes, dans cette famille ! » et que, si Rosa a abandonné Nonno pour un autre, « Dieu sait ce qu'il lui avait fait » (Sel, 2017 : 116) ? S'agit-il d'un simple propos acerbe, voire bêtement xénophobe, d'une femme belge délaissée par son mari d'origine italienne ? Ou en sait-elle davantage qu'elle ne veut bien le dire sur la destinée de sa belle-mère ? Autant de questions que le lecteur ne peut s'empêcher de (se) poser tout au long d'un récit captivant que Marcel Sel parsème subtilement d'indices sur le destin réel de sa grand-mère italienne fictive.

Au cours du voyage d'une bonne dizaine de jours que père et fils effectueront ensemble dans les Cinqueterre en quête de leurs racines italiennes et de quelques émouvantes retrouvailles familiales, Albert aura l'occasion d'élucider un autre mystère : la raison pour laquelle il chiffonnait et jetait les poèmes de Maurice dans la corbeille après les avoir tous lus avec attention, mais sans lui en faire nul commentaire ! Une explication perturbante mais sincère à laquelle ce dernier doit se résigner : « Il a donc cru que l'éducation fonctionnait comme ça, parce que c'est ce silence-là que son père lui a transmis, et c'est tout ce qu'il connaissait » (Sel, 2017 : 276).

C'est aussi lors de ce voyage, et plus précisément sur la route du retour peuplée de nombreux blancs – « On n'a plus rien dit, mais ce n'était plus un silence » (Sel, 2017 : 285) –, que Maurice commencera aussi à se réconcilier avec sa ville natale qu'il croyait détester, à en apprécier le centre avec ses maisons centenaires, à en mesurer la richesse :

De la mémoire des pierres, que j'ai négligée parce que je n'écoutais que Nonno. Parce qu'il parlait trop bien d'Italie. Parce qu'il a oublié de m'apprendre à aimer mon pays, le pays de ma mère. Parce qu'il a oublié de m'apprendre à aimer. Avant, je marchais dans ma ville en regrettant de ne pas être ailleurs. Désormais, je prends mon temps. J'écoute l'écho des pierres. Je regarde les vieilles maisons, je leur demande de me raconter leur histoire (Sel, 2017 : 289).

Toutefois, ce qui lui prendra quelque temps, c'est de saisir l'origine de son léger malaise dans la trattoria d'Airole tenue par Amanda Biancheri, la patronne du

restaurant que ses parents avaient acheté à Rosa Mauro, alias *Rosita*, la fille du carabinière Francesco et de la tante Giovanna, laquelle avait donné à sa propre fille, née en 1946, le prénom de sa nièce adorée, Rosa Molinari : la découverte fortuite que Nonno, qui l'avait forcément connue dans son enfance et qui aurait pu oublier un tas de choses mais pas ce nom-là, celui de sa femme disparue, non seulement ne lui avait jamais parlé d'elle, mais ne lui avait même pas dit que la *Genovese* avait eu un enfant ; le sentiment que ce grand-père lui avait menti volontairement, par omission, en lui cachant l'existence de cette Rosa-là ainsi que le mariage de Giovanna et de U Stalin, les « inséparables » (Sel, 2017 : 284) ; bref la conscience qu'il l'avait pris à témoin de ses propres regrets, qu'il avait eu besoin d'un réceptacle, « et ce fut moi » (Sel, 2017 : 294), Maurice, alias *Momo*, à qui Giorgio avait imposé sa douleur et son désespoir. Dire que « Nonno a tout fait pour que je ne le sache pas ! » (Sel, 2017 : 284), avait soupiré Maurice dont la tête s'était mise à tourner au point qu'il s'était évanoui, lui pour qui la plupart des histoires d'amour, celles de Nonno, du Père et la sienne, semblaient irrémédiablement vouées à se terminer en eau de boudin !

De retour à Bruxelles, dans son loft où il accueille son père, Maurice apporte un coffre dont il extrait une à une les toiles représentant « la fierté de Rosa : le plafond de la chapelle Sixtine, en miniature » (Sel, 2017 : 285). Bouleversé par tant de beauté et constatant que seuls deux tableaux ont résisté aux nazis – une vue d'Il Colletto, du refuge, et Airole, vu du sentier de Collabassa –, Albert « prononce à peine “merci...” Et puis, il me fait un signe de la tête, presque imperceptible, un embryon de mouvement et je comprends qu'après deux semaines ensemble, il a besoin que je le laisse seul. Avec sa mère » (Sel, 2017 : 286).

2.2. *Elise*

C'est sur une déclaration percutante réalisée fin janvier 1945 par celle qui donne son titre à cette fiction historique⁵ que s'ouvre ce prodigieux roman :

Alors, malgré le pays violé, malgré mes sœurs abattues par le Reich autant que par ces porcs, malgré ma Mazurie massacrée, ma Prusse abandonnée par les grands chevaliers d'une si formidable Allemagne, notre *Gauleiter* en tête, qui nous ont laissées croupir, violer, assassiner [...], malgré mon corps qui tremble comme une feuille, malgré ma peau lacérée, mes entrailles qui vomissent leur souillure, malgré ma peur, et bien que Wolf nous ait traitées comme il ne traiterait pas sa chienne, je lève les yeux, j'assène à cette chapka crasseuse mon plus hideux sourire, je dis mon nom, *ich heiÙe Elise May*, d'une voix tremblante qui

⁵ Dans une postface intitulée « La fiction et l'histoire », où il offre quantité d'informations sur la part de réalité et d'imaginaire dans les événements qu'il relate, Marcel Sel indique qu'« *Elise* est un roman dont les personnages principaux évoluent dans des décors réels, entourés de personnes ayant existé. Si la personnalité et les actes de ces dernières sont romancés, je me suis efforcé de respecter leur caractère en me basant sur les témoignages que j'ai pu obtenir » (Sel, 2019 : 423).

m'afflige, je tends mon front au métal glacé et, parce que c'est la seule chose qu'il reste à faire, le dernier mot à dire, de tout le souffle qu'il me reste, je crie *Heil Hitler* ! (Sel, 2019 : 5).

Curieusement, alors que le lecteur s'attend à ce qu'apparaisse le chiffre « Un », le chapitre initial est titré « Quinze », comme si le roman débutait par son dénouement, ce qui n'est pas totalement faux. Un premier chapitre qui comporte la narration, poignante et terrifiante, faite par Rolf Matiszik à un certain François Bourdoiseau, du calvaire vécu fin janvier 1945 par Elise, laissée à son sort par les SS – pourtant parfaitement au courant des horribles massacres perpétrés par les hordes soviétiques, tel celui, en octobre 1944, de la population civile de Nemmersdorf – et livrée en pâture aux mains sales et sadiques des « Asiates » – les Mongols, Huns, Attila, Ivan, autant d'*Untermenschen*, comme ils seront successivement désignés. Une Elise de vingt-quatre ans, née Elisabeth May, qui, tout comme ses sœurs de supplice converties en « satis du Reich, promises à des souffrances insoutenables et donc sublimes » (Sel, 2019 : 198), obligées de porter ces tenues d'auxiliaires SS qui les condamnaient aux pires sévices, fut traitée en *souka* (putain) par leurs bourreaux russes, transmuée « en une chose qu'on secoue, qu'on baise, qu'on broie » (Sel, 2019 : 9), mais qui, se réfugiant dans la douce souvenance du beau visage de son amant français et « ayant fini de s'inquiéter pour elle-même, [...] s'est torturée pour toi » (Sel, 2019: 7). Et ce, précise Rolf, alors qu'elle « devrait te haïr, *Franzose*, de les avoir appelés *mes libérateurs...* » (Sel, 2019 : 12).

Dès lors, le chiffre quinze revêt toute sa tragique signification : loin d'être un numéro quelconque, ce quinze, bientôt suivi d'un quatorze... jusqu'à un deux, s'avère être lourd de sens. Dans le réfectoire de cette école de Krausendorf transformée en caserne, après Herta, Traugott, Magdalena, Lemke, Erika, Frieda, Margarete, Klara, Martha, Monika, Wilhelmina, Erfriede Kaessler et Elisabeth, alias Yabi, Elise est l'ultime survivante de ces jeunes femmes allemandes vouées à subir, « Hun après Hun » (Sel, 2019 : 10), les outrages de cette meute de soudards.

Désormais les chapitres de cette fresque admirablement documentée, destinés entre autres à enregistrer le lugubre compte à rebours, alterneront avec d'autres récits qui, s'entrelaçant subtilement, aborderont quantité de sujets liés aux pires atrocités commises par les uns et les autres au cours de la Deuxième Guerre mondiale, et à leurs séquelles aussi profondes que durables.

Le récit homodiégétique au présent narre le périple romantico-nostalgique et mémoriel que, peu après la disparition de sa femme Rita partie en quête de son histoire, François Bourdoiseau, âgé de soixante-sept ans, effectue en 1985 au-delà du rideau de fer, jusqu'en Prusse orientale, aux portes de la Russie, où il fut prisonnier de guerre durant cinq années et où le nazisme avait conquis les cœurs et les esprits de nombre de ses habitants au point d'empoisonner les rapports sociaux, familiaux, identitaires et ethniques (Remy-Wilkin, 2019). Ce qui le pousse à réaliser ce voyage, c'est l'espoir un peu fou d'« un miracle » : celui d'obtenir une réponse à la question qui le taraude

depuis quarante ans, celui de comprendre pourquoi, le 27 janvier 1945, juste avant d'être exécutée devant lui par les Russes, Elise a subitement fait le salut nazi et crié *Heil Hitler!* au soldat soviétique pointant son arme sur son front. Et ce alors même que, quelques semaines auparavant, elle lui avait encore clamé sa haine du Führer « ou plutôt de *Wolf*, comme elle l'appelait », bafouant ainsi « tout ce qu'on avait construit ensemble » (Sel, 2019 : 70-71) : « – Oui. J'ai besoin de savoir. Parce que ce *Heil Hitler*, vous comprenez, j'ai vécu ça comme une trahison ! » (Sel, 2019 : 131).

Dans *Elise*, l'énigme principale est donc posée d'emblée, mais d'autres énigmes parcourront le récit, telles celle de la faute qu'Elise a bien pu commettre pour « mériter » de faire partie du groupe des quinze goûteuses du Führer à la « Tanière du Loup » et celle de sa métamorphose de jeune fanatique nazie en ferme résistante, ou encore celle de l'identité réelle d'une certaine Rita Padriče.

S'il permet à l'ancien militant communiste non seulement de découvrir « la “République démocratique” (tu parles !) » (Sel, 2019 : 43) et la Pologne où il a « l'impression d'entrer dans un gigantesque camp de concentration » (Sel, 2019 : 129) et d'y observer avec amertume l'évolution de ces deux pays sous régime communiste depuis la Deuxième Guerre, ce voyage que Bourdoiseau effectue jusqu'en Mazurie lui offre fondamentalement l'occasion de se livrer à un rappel des nombreuses vicissitudes personnelles qu'il lui fut donné de vivre de ses 21 à ses 27 ans. Parmi celles-ci, la mobilisation lors de la malnommée « drôle de guerre » : « Drôle, mon cul, oui ! » (Sel, 2019 : 23) ; l'offensive de l'armée française dans la Sarre à l'automne 1939, quelques semaines après le pacte Molotov-Ribbentrop du 23 août qui prévoyait, entre autres ignominies, le partage de la Pologne et l'invasion soviétique des pays baltes ; le repli postérieur sur la ligne Maginot où les staliniens fanatiques sapèrent le moral de leurs compagnons « avec leurs discours pacifistes à la noix » (Sel, 2019 : 69) ; le déplacement à Moscou du secrétaire général du PCF, Maurice Thorez, l'homme que François admirait par-dessus tout, mais qui « tout à coup, [...] passait à l'ennemi et nous laissait à la merci des canons boches, lâchait ses frères, ses camarades... pire qu'un roi des Belges ! » (Sel, 2019 : 70) ; les multiples horreurs de la guerre ainsi que les scènes dantesques et les cauchemars qui depuis lors le réveillent chaque nuit ; sa haine incommensurablement grandissante envers tous les Fridolins, Boches, Chleuhs, en raison de leur « *entrrreprise de terrorri-sation* » (Sel, 2019 : 25) et, partant, sa mutation personnelle en soldat, « c'est-à-dire [en] un être qui veut tuer tous ceux d'en face » (Sel, 2019 : 26) ; la reddition, le 12 juin 1940, à Saint-Valery-en-Caux (Normandie), après un ultime et absurde baroud d'honneur de leur régiment qui résista « jusqu'au bord du suicide collectif » (Sel, 2019 : 45) ; les plus de quatre cent cinquante kilomètres de marche forcée jusqu'en Hollande, à raison de vingt-cinq kilomètres par jour, par tous les temps et presque à jeun, sous la surveillance de *Kapos* prêts à buter ceux qui sortaient du rang : « qui peut croire que l'armée allemande imposerait une telle torture à des vaincus ? » (Sel, 2019 : 155) ; leur arrivée, le 30 juin, à Walsoorden et le transfert en péniche jusqu'à une gare allemande

où ils furent embarqués dans des wagons à bestiaux à destination de « Hohenstein, en Prusse orientale, au-delà de la Pologne occupée » (Sel, 2019 : 51) ; l'internement dans le stalag IB situé près du mémorial de Tannenberg commémorant la victoire de Paul von Hindenburg sur les Russes au cours de la Première Guerre mondiale ; la vie quotidienne de *Kriegsgefangene* dans l'enfer de ce camp – en réalité « un petit enfer » (Sel, 2019 : 67), reconnaît-il, en comparaison avec d'autres, ceux où étaient installés des fours crématoires – où il fut retenu jusqu'à la mi-juillet et dont il sortit grâce à un astucieux mensonge, à savoir sa soi-disant dextérité à traire les vaches, alors qu'il est accordeur de piano ; son transfert vers une ferme située à Groß Partsch, à proximité de Rastenburg où il fit la connaissance d'Elise ; enfin, son retour à Marseille, en mai 1946, via l'URSS, après avoir assisté à la mise à mort de la jeune femme ; et les inévitables retombées :

J'avais 28 ans et les tempes grisonnantes. J'ai eu de la chance. Mon père, lui, est revenu en 18 sans un cheveu sur le caillou ! [...] Je me demande qui peut vivre une guerre sans séquelles physiques ? La France de ma génération est un peuple de convalescents, qui fait tout ce qu'il peut pour se remettre de ces deux horreurs. J'imagine même pas ce que ça doit être pour les Allemands, les Polonais, les Russes (Sel, 2019 : 336).

Enfin, il y a les nombreux récits où déferle le torrent indomptable des souvenirs, tristes ou joyeux, dramatiques ou réconfortants, de toutes les épreuves et péripéties vécues à un moment souvent crucial de leur existence par chacun(e) des protagonistes de cette fresque haute en couleur.

Telle Elise elle-même qui, fin janvier 1945, dépenaillée, réifiée, se plaît à « dérouler la pelote qu'on appelle *mémoire* », une faculté qui la fait « voyager d'un endroit à l'autre ou d'une année à l'autre en une fraction de seconde, retrouver les odeurs, les images, les sons » et « revivre les aléas les plus banals de l'existence » (Sel, 2019: 53) : plusieurs des événements de son enfance heureuse dans son village natal de Groß Partsch, à une époque où *Wolf* n'était encore qu'un obscur putschiste, comme ses balades insouciantes à vélo « à travers la forêt de Görlitz qui n'est encore qu'une simple forêt » (Sel, 2019: 29) ; l'acquisition par son père du poste de radio *Telefunken* leur permettant d'écouter les discours du Führer en direct et en famille ; son amitié avec Herta Bassner, avec laquelle elle avait tant de fois chanté avec foi et passion l'hymne non officiel des nazis, le *Horst Wessel Lied*, à la Ligue des jeunes filles hitlériennes du *Bund Deutscher Mädel* où leur était enseignée « la juste place que le Führer a réservée aux femmes, *Kirche, Küche, Kinder* : l'église, la cuisine, les enfants » (Sel, 2019 : 31).

Autant de souvenirs dans lesquels Elise aime à se calfeutrer mais qui sont entrecoupés par de fulgurants éclairs de lucidité au cours desquels celle dont la transformation idéologique s'était amorcée dès la mobilisation de son père au printemps 1941 – envoyé sur le front de la Russie bolchevique qui, selon le communiqué lu par

Goebbels le matin du 22 juin 1941, les avait agressés, il y trouvera *la mort des héros* à l'âge de quarante-cinq ans (Sel, 2019 : 250) – se demande comment elles purent toutes croire que le III^e Reich, de même que *Wolf*, allait perdurer mille ans, mais surtout si des renforts arriveront à temps pour les préserver contre les hordes soviétiques à l'affût...

Dans *Elise*, un récit polyphonique dominé par ces deux voix puissantes – l'une française et adulte, l'autre allemande et jeune : respectivement celle de François Bourdoiseau qui en 1947 renvoya sa carte du parti avec une lettre au vitriol dénonçant les crimes de l'Armée rouge en Prusse orientale : « *Assassins, génocide, terreur rouge...* Je souris. J'étais pas si lâche à l'époque » (Sel, 2019 : 376), et celle d'Elisabeth May, qui, ensorcelée par l'aura électrisante du Führer, fut progressivement dénazifiée par son amant gaulois et contrainte de reconnaître l'extrême barbarie des siens. Ce sont donc les totalitarismes les plus destructeurs et les plus cruels du XX^e siècle, que furent le nazisme et le stalinisme, qui sont virulemment épinglés par Marcel Sel.

Ici aussi, mais de façon nettement plus tranchée que dans *Rosa*, se pose la question de comprendre comment une société aussi évoluée, cultivée et éprise de liberté que la nation allemande, la patrie de philosophes et d'écrivains de la taille de Hegel, Kant et Heine, de musiciens – certains, juifs ! – comme Schubert, Strauss, Beethoven et Mendelssohn, put d'une part se laisser hypnotiser par un monstre aussi hystérique et schizophrène qu'Adolf Hitler, d'autre part s'acclimater sans trop de résistance ni d'états d'âme à une idéologie aussi perverse que le nazisme et obtempérer aux diktats extravagants de son leader. Il n'est donc guère étonnant qu'au lendemain de la capitulation allemande et durant plusieurs décennies, nombre de ceux et celles qui contribuèrent, par conviction ou par intérêt, au bon fonctionnement du III^e Reich souffrirent d'amnésie rétrograde : « À croire qu'il y en avait jamais eu [de nazis], m'a-t-il râlé » (Sel, 2019 : 304), signale François en se référant à la saine réaction d'un des pianistes d'outre-Rhin rencontrés à l'ambassade d'Allemagne dix ans auparavant, en 1975, auxquels il avait parlé de sa captivité et des gens qu'il y avait connus ; de jeunes artistes partagés « entre l'horreur de ce que leurs parents avaient fait (ou, le plus souvent, pas fait) et la recherche d'explications », et se demandant pourquoi si peu de leurs concitoyens avaient eu le courage de s'insurger ; des jeunes auxquels il avait répondu : « – Mais la peur ! Simplement ! », oui, « la peur [qui] était partout » (Sel, 2019 : 301).

Autant de jeunes Allemands qui, trente ans après les faits, semblaient cependant incapables de distinguer la grande histoire de toutes les petites :

À leurs yeux, Ellinor, Elise, Hilde étaient coupables comme les autres. Kurt Mey était devenu un nazi fanatique. Ils comprenaient pas qu'il y avait un gouffre entre lui et Erich Koch, ou même Goebbels. Quant à Rudi, il végétait sur la même étagère épouvantable que le *SS-Sturmbannführer* Paul Moder, adulte, vacciné et éduqué, qui avait donné l'ordre d'abattre les *queniaus* [les petits enfants] qui faisaient passer de la nourriture dans le ghetto de Varsovie (Sel, 2019 : 304).

Des jeunes auxquels l'ancien prisonnier avait tenté d'expliquer que le nazisme, « tel qu'il l'avait connu »,

faisait la promotion des plus belles et grandes valeurs, comme la liberté, la morale, la justice, la vérité... Et au nom de ces valeurs, il désignait les coupables de tous les malheurs de l'Allemagne. C'était tellement séduisant ! Pour ceux qui écoutaient Hitler, le mal était toujours en face ! Et c'est ça qui est dangereux. Dès qu'il y a un *eux* et un *nous* (Sel, 2019 : 312).

Assurément, la quantité de thématiques, de sujets et d'événements brassés et relatés dans *Elise* impressionne.

Comme indiqué ci-dessus, il y a tout d'abord le thème de l'endoctrinement minutieux de toute la population allemande, pratiquement sans aucune échappatoire possible, un prosélytisme terrorisant qui permet de saisir comment la propagande la plus délirante et la plus grossière ainsi que la manipulation subie dès la plus tendre enfance peuvent acculer tout un peuple à perdre le jugement, à s'accommoder, voire à se satisfaire de l'idéologie régnante, à se sentir *Übermenschen*, donc en droit de revendiquer que la loi du plus fort est forcément la meilleure et la plus légitime.

D'où, entre autres conséquences, le thème de la spoliation des biens des Juifs considérés comme des *Untermenschen* à exécuter, humilier, dépouiller et exterminer en toute impunité : ainsi le rachat par Paul Solty du grand magasin Bleyle à Carl Jacoby, en 1933, et l'attitude répugnante de leur fille Ursula, de dix ans, qui avait foncé dans sa chambre pour se laver les dents et le visage tant elle avait honte d'avoir été touchée par un Juif ! Une histoire que Lemke raconte à Elise pour bien lui faire comprendre que personne ne pouvait ignorer ce qui se préparait alors en Allemagne, le génocide juif : « Si ! On *devait* le savoir ! On *devait* le comprendre ! La haine qu'ils ont répandue ne pouvait mener qu'à ça ! C'était trop violent ! » (Sel, 2019 : 290) Et aussi *mutatis mutandis* celui, déjà mentionné, du statut des femmes allemandes sous le nazisme, de leur soumission totale à leur époux et de la place que leur assigne la loi « naturelle » nationale-socialiste : *Kirche, Küche, Kinder*.

Il y a ensuite, contre toutes les évidences – et pas uniquement chez les plus fanatiques –, le déni de la réalité la plus quotidienne et de la défaite pourtant annoncée, mais aussi, *a contrario*, l'indignation et le dégoût progressivement ressentis par certains, informés des excès et des crimes abominables commis par les leurs, notamment contre les populations civiles les plus vulnérables. Puis, le doute qui s'insinue lentement et s'installe inexorablement sur les décisions prises par les chefs, comme celle qui causa « le désastre de Stalingrad » en novembre 1942, où « l'incompétence du Führer *et de sa clique* » signa l'arrêt de mort de deux cent soixante mille soldats et scella le sort de toute une armée (Sel, 2019 : 293) ; et partant sur l'issue de la guerre, donnant lieu à de petits gestes de résistance, parfois symboliques, tel celui de chanter, sur proposition d'Elise, le *Chant d'adieu des oiseaux migrants* de Mendelssohn, une musique interdite, devant

des rescapés de la division SS *Leibstandarte* (Sel, 2019 : 397), ou à de grands actes de sédition, tel l'attentat raté du 20 juillet 1944 contre Hitler, et ce au risque de subir de dures représailles et de vouer ses proches à l'ostracisme, au nom de la *sippenhaft*, « cette effroyable loi du sang médiévale remise en vigueur par Himmler (à moins qu'il ne l'ait inventée de toutes pièces), qui autorise à s'en prendre aux familles des traîtres, des déserteurs, des opposants » (Sel, 2019 : 356). Aussi Ellinor a-t-elle raison de s'inquiéter de ce qu'il adviendra des proches du comploteur Claus Schenk Graf von Stauffenberg, notamment de sa belle-sœur Melitta Schenk Gräfin von Stauffenberg : elle a beau être l'aviatrice et l'ingénieure la plus extraordinaire que l'Allemagne ait connue, « glorifiée depuis dix ans par la propagande » et « aryanisée officiellement il y a quelques années », « nous savons ce que vaut un papier pour ce... ce... porc » (Sel, 2019 : 356-357).

Rejetant toute vision dualiste et manichéenne, soucieux d'en finir avec des stéréotypes et des préjugés trop souvent bien ancrés dans les esprits, car les Allemands n'étaient pas tous des nazis, loin s'en faut !, et les communistes français n'étaient pas tous des enfants de chœur, spécialement parmi les staliniens, Marcel Sel montre aussi que la rédemption et le salut existent : n'est-ce pas le cas d'Elise elle-même dont la volte-face en résistante, au point de souhaiter l'élimination du Führer – *Wolf est un monstre...* [...] Stauffenberg a raison. À cause de lui, nous serons maudits pour les générations à venir. [...] Il faut que quelqu'un nous en débarrasse (Sel, 2019 : 331) –, restera longtemps de l'ordre du mystère pour son amoureux français ? Ou celui de Rudi May, son frère cadet, transmué « en tueur fanatique et insensible » (Sel, 2019 : 60) au sein de la *Hitlerjugend* et « si fier d'aller tuer de l'*Untermensch* » (Sel, 2019 : 136), lui dont le dogmatisme nazi le plus aveugle détruira la cellule familiale, mais qui, accueilli et protégé par des rescapés de Mauthausen, finira par désertir, après avoir pris conscience de l'engrenage léthal dans lequel ses « maîtres » l'ont embrigadé dès l'école primaire ?

Et cet anti-manichéisme, réclamé par Engel, s'applique également aux troupes soviétiques, car le romancier prend soin de préciser que les exactions effroyables commises par les hordes russes lors de la « libération » de l'Allemagne, composées de jeunes soldats aussi mystifiés et abreuvés de haine que leurs homologues nazis, ne sont nullement représentatives ni de la Russie ni d'aucune autre nation.

À cet égard, expliquant la raison pour laquelle, à son avis, la Seconde Guerre mondiale est encore fort présente en littérature

– imposée par les totalitaires, [elle] est la dernière époque où nos sociétés ont souffert globalement. Et épouvantablement. Dans ce cadre de guerre et de menace permanente sur la survie de chacun, les personnages sont confrontés à des bouleversements que nous n'avons pas connus et que, j'espère, nos enfants ne connaîtront pas –,

Marcel Sel regrette qu'elle le soit de manière aussi tranchée et dualiste : « On a oublié qu'au sein même de ces totalitarismes, les opinions étaient aussi diverses qu'elles peuvent l'être aujourd'hui, mais ne pouvaient s'exprimer publiquement » (Fanara, 2019b).

Aussi, dans ce grand roman pacifiste, le romancier Sel ne se lasse pas de décrire comment les régimes totalitaires anesthésient aussi méticuleusement qu'insidieusement toute autonomie intellectuelle ; de rappeler combien toute guerre, à même de réveiller la bête immonde qui sommeille en chacun de nous, déshumanise et dégrade la plupart des individus ; d'évoquer les profondes séquelles physiques et psychologiques qui affectent à vie les êtres et les populations victimes des conflits armés.

Il y a également le thème de la Shoah et des camps de concentration traité essentiellement à travers le personnage de Rita Padriče. Au gré des souvenirs qui l'assaillent à mesure qu'il approche de sa destination, François se remémore sa rencontre bouleversante, en février 1952, à Arezzo, avec celle dont les cicatrices sur le visage, loin de l'enlaidir, non seulement « rendai[en]t son regard plus intense » (Sel, 2019 : 113) mais l'avaient forcé, lui, à « regard[er] la sienne, d'histoire » (Sel, 2019 : 114). Une femme amputée de toute mémoire et portant un nom qui lui fut attribué en 1945 sur base des initiales gravées sur son bras : R. P., après l'évacuation par les partisans yougoslaves du camp de Risiera di San Sabba où lui furent infligés d'abominables sévices ; une femme ne se souvenant même plus d'avoir eu un enfant d'une relation précédente, une information que lui transmet le gynécologue alors qu'elle est enceinte de leur fils Jean...

Autant d'indices permettant aux lecteurs de résoudre l'une des énigmes centrales du premier roman du diptyque, celle du destin de Rosa Palombieri, née Rosa Molinari ! De cette femme « sans histoire » qui lui avait susurré : « *s'il te plaît, sois mon histoire, François* » (Sel, 2019 : 120), et à qui il avait fait la promesse de l'aider « à retrouver la mémoire, à savoir qui elle était » (Sel, 2019 : 192) avant d'y renoncer, car tout travail de réminiscence devait irrémédiablement « repartir de la Risiera di San Sabba, son lieu de torture » (Sel, 2019 : 243-244). François lui avait alors juré d'être sa seule histoire, une parole qu'il avait cependant trahie : « La mémoire », s'exclame-t-il, « Rita... Comment j'ai pu ? » Et de se remémorer la rencontre avec Daniel Stankovic, alias Stanco, dix ans plus tôt au Palais Beauharnais, la résidence de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, « mais c'est peut-être ça, le destin. [...] C'est un coup du sort », se dit-il résigné (Sel, 2019 : 300). Car ce journaliste d'origine yougoslave auquel il avait demandé à qui il pourrait s'adresser pour retrouver des documents emportés en 1945 par les partisans de Tito, plus précisément la liste des prisonniers du camp de La Risiera, une fois lancé dans son enquête, avait refusé de se priver d'un tel scoop, malgré les supplices de François d'abandonner ses recherches. Aussi, lorsqu'elle était tombée sur l'article de *Ouest-France* que « ce salaud de Stanco » avait fait paraître avec une annonce à la une : *L'identité de la Beauvoisine amnésique retrouvée ! Voir p.3.*, Rita lui avait-elle laissé un mot : « *Tu avais promis d'être mon histoire. Tu m'as trahie. Je pars retrouver MON histoire. Adieu* » (Sel, 2019 : 337-338).

Amnésie et silence, deux thèmes omniprésents dans les romans sur l'Holocauste. Non seulement l'omerta des bourreaux, mais aussi le mutisme des rescapés et de leur entourage, tel celui de François qui, à son retour en France, désireux de fuir tout ce qui pouvait lui rappeler les abominations vues et subies pendant la drôle de guerre et ses années de captivité, avait préféré se détourner des articles évoquant Dachau, Auschwitz... : « Suis passé à côté, prudemment. J'ai bien lu les titres. *Bergen-Belsen, l'horreur racontée par un rescapé*. Et je passais fissa à un autre article. Pouvais pas lire ça. » (Sel, 2019 : 190)

Une captivité somme toute assez supportable pour lui, non seulement en raison de sa relation avec Elise mais aussi des rapports noués entre les prisonniers eux-mêmes, ainsi que de la solidarité et de l'empathie qui, le contact journalier atténuant la méfiance mutuelle, les rapprochaient progressivement des habitants de ce village sis au fin fond de l'Allemagne nazie, lesquels, de plus en plus jeunes ou de plus en plus vieux, étaient irrémédiablement expédiés au casse-pipe : « Ça nous réjouissait pas du tout de voir cette garçaille à peine grandie partir pour le front. Même ceux qu'avaient paradé devant le baraquement en uniforme de la *Hitlerjugend* pour nous tancer » (Sel, 2019 : 302-303).

Il y a enfin le sujet, inévitablement polémique, de la distinction entre les idéologies nazie et communiste. En 1985, traversant la RDA d'Erich Honecker et la Pologne du général Wojciech Jaruzelski, François a l'occasion de se faire une certaine idée de la situation des citoyens lambda dans ces deux régimes prosoviétiques ; aussi s'autorise-t-il à différencier le communisme du nazisme. Certes, reconnaît-il, les dissidents y sont pourchassés et incarcérés, l'indigence matérielle et mentale y est monnaie courante et une censure implacable veille à ce que les atrocités commises quarante ans auparavant par les troupes russes soient gardées sous le boisseau. Toutefois, contrairement au nazisme décrit comme une idéologie irrémédiablement marquée du sceau de la mort, le communisme, spécialement le polonais, semble trouver quelque grâce à ses yeux en ce qu'il laisse une petite place à l'espoir de changement, un sentiment qui, vaille que vaille, aide, selon lui, à mieux supporter un quotidien oppressant.

Dans cette grande fresque où il dissèque la complexe nature humaine en des temps particulièrement troublés et sous des régimes totalitaires, c'est aussi une ample galerie de personnages, certains historiques, d'autres fictionnels, que nous présente le romancier, lequel souligne que nombre d'entre eux sont ambivalents : « Ils ont une part d'humanité, et une part de "bestialité" qui se font concurrence, et un jour, l'une ou l'autre gagne » (Fanara, 2019b).

Outre les personnages centraux, François, Elise et Rita, et secondaires, tel le déjà nommé Rudi, il y a les quatorze autres goûteuses du Führer, dont Marcel Sel a décidé d'écrire l'histoire tragique après avoir lu une phrase prononcée lors d'une interview par Margot Woelk, « la goûteuse présumée d'Hitler », selon laquelle toutes ses compagnes furent exécutées par les Russes après avoir été violées, probablement le 27 janvier 1945.

L'histoire de Margot ne m'intéressait pas en soi – elle l'avait déjà racontée [à plusieurs journaux] et la romancière italienne Rosella Postorino en a fait un roman. Par contre, l'histoire de ses consœurs était « vierge » et permettait d'évoquer le paroxysme de la chute du Reich, à travers des portraits de femmes. Mais ce qui est un thème central chez Postorino est en fait anecdotique chez moi. Un révélateur (Fanara, 2019b).

Parmi celles-ci, retenons deux portraits antinomiques. Celui d'Elisabeth Jablonka, alias Yabi, la fille du cocher de Partschwolla, qui doit son sobriquet au fait qu'elle pourrait être confondue avec l'autre Elisabeth (May) et qui, considérée comme la comique de service en dépit de son allégeance au III^e Reich, n'hésite toutefois pas à leur rappeler que, si elles ont été choisies pour ce pensum, ce n'est pas en raison de leur excellence citoyenne mais bien parce qu'elles sont toutes accusées d'avoir commis un écart de conduite à l'endroit de la doctrine et des valeurs nazies. Une faute qu'elles seront amenées à relater à tour de rôle, hormis Margarete Wagner, une inconditionnelle du Führer, qui affirme n'avoir rien à se reprocher alors que, célibataire, elle avorta d'un enfant de père inconnu. À son égard, Marcel Sel insiste sur le fait qu'il convient de ne pas confondre les êtres dupés et égarés avec les bourreaux effectifs : les Heydrich, Himmler, Hitler, Goebbels, Göring, Moder, dont « [la] capacité de tuer et de faire tuer pour satisfaire leur ego, leur paranoïa, leur soif de pouvoir et leur grandeur les exclut de toute humanité » ; aussi considère-t-il que cette « nazie totale », « délatrice et moralisatrice fanatique », n'est en réalité qu'« un personnage faible et vulnérable » :

Elle a fauté et sa fidélité absolue au Führer est donc exacerbée par la conscience qu'elle n'a pas été la citoyenne idéale qu'elle aurait voulu être, ce modèle que les nazis exigeaient qu'elle incarne. Sa nocivité n'émane pas d'elle-même mais de la façon dont le nazisme répondait à son besoin de sécurité (Fanara, 2019b).

Quant à Lemke Ehm, dont le père socialiste, après avoir été interné deux mois dans un *Konzentrationslager*, s'affilia au *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* – le nom officiel du parti nazi – sans doute pour jouir d'une certaine quiétude, elle ne peut que se reprocher d'avoir ouvertement critiqué la Nuit de Cristal...

Il y a également la baronne Ellinor von Schenk zu Tautenburg, noble roturière veuve née Ellinor Gothsche, une talentueuse cantatrice berlinoise, propriétaire d'un piano *Julius Blüthner* – un *aliquot* de surcroît, lui précise François –, sans doute acheté au tiers ou au quart de sa valeur à une famille de musiciens juifs de Königsberg fuyant l'Allemagne en 1934 : « Ça a dû faire ses petites affaires, à la baronne » (Sel, 2019 : 107), se dit-il pour lui-même. C'est à elle qu'appartient le domaine situé à Groß Partsch, à proximité de Rastenburg, non loin du *Führershauptquartier*, une ferme dont la gestion fut confiée par l'administration du Reich à *Herr Kurt Mey*, nommé aussi bourgmestre, un homme douloureusement partagé entre sa fidélité à l'ordre totalitaire

et son souci du bien-être et du sauvetage de son petit peuple, au point qu'accusé de défaitisme, il sera déporté en URSS en 1946.

Assez rapidement détrompée sur les aptitudes du Führer et de ses acolytes dont elle n'hésite plus à critiquer les décisions absurdes : *Dieser Hitler ! Dieser Hitler !*, s'écrie-t-elle imprudemment après avoir parcouru les titres du *Völkische Beobachter* (*L'observateur populaire*) contenant « des articles glorifiant les victimes de Stalingrad qui étaient, d'après Goebbels, *morts pour que l'Allemagne vive* » (Sel, 2019: 295), la baronne se doit de recevoir, dans ce manoir où Elise et François se sont rencontrés, des officiers SS de passage dans la région : autant d'hôtes indésirables auxquels, comme acte de résistance, elle impose l'audition, entre autres pièces, de *La Lorelei*, le célèbre poème de Heinrich Heine dans la version mise en musique par Clara Wieck, alias Clara Schumann, l'amie d'un autre Juif, Felix Mendelssohn ; c'est là aussi qu'elle accueille, quelques jours seulement avant l'attentat contre Hitler, quelques-uns des comploteurs, tel le charismatique Claus Schenk Graf von Stauffenberg, un ami de son fils Wolf-Dietrich, ainsi que le capitaine Philipp Freiherr von Boeselager. Arrêtée dès le lendemain en raison de ces liaisons dangereuses et incarcérée à Berlin durant quatre mois au long desquels elle est soumise à d'interminables interrogatoires sans que la Gestapo ne puisse prouver sa participation ni celle de son fils à la conspiration, Ellinor rejoindra, dès 1945, sa mère à Erfurt, où François la cherche quarante ans plus tard.

C'est aussi dans la capitale de la Thuringe que, le 25 juin 1985, en se rendant à l'ancienne adresse d'Ellinor, Bourdoiseau fera la rencontre d'une des figures les plus dignes, fraternelles et empathiques de toute cette histoire : Wilhelmina Lorenz dont la fille fut emprisonnée pendant onze mois et dont le gendre est activement recherché par la *Staatssicherheit* pour avoir sollicité l'autorisation, pourtant prévue par le gouvernement, de se déplacer en Allemagne de l'Ouest afin d'y voir une parente, ce qui les rend suspects de vouloir fuir le pays. Son immeuble étant surveillé de près par la Sûreté nationale, c'est dans un lieu plus discret que celle qui a toujours vécu sous un régime dictatorial – Hitler, Staline, Honecker – lui donne rendez-vous. Lors de leur conversation, où elle lui relate son infatigable trajectoire de dissidente et d'« emmerdeuse », et qui verse principalement sur la différence entre la situation sociale et politique dans les deux blocs – le bien-être général et la liberté *vs* la pauvreté et la répression à tout crin –, celle en qui François croit reconnaître « une âme sœur » n'hésite cependant pas à le taxer d'égoïste et de puéril : comment ce sexagénaire, qui lui relate les motifs personnels et futiles de sa présence à l'Est et l'énigme qu'il désire y percer, ose-t-il se sentir trahi par une jeune femme d'une vingtaine d'années qui, après avoir été torturée et violée par les Russes, crut bon de crier *Heil Hitler !*, sans doute avant d'être exécutée ? Comment peut-il ramener à sa petite personne ce terrible drame vécu à l'époque par des millions d'Allemandes, quel que fût leur âge, dont Wilhelmina fait elle-même partie ?

– Oui, *vergewaltigt* ! Comme toutes les femmes qui se sont retrouvées à Berlin en 45. Toutes. Et les fillettes. Et les grands-mères. Et

des dizaines de fois. Et tout ça, on ne peut pas en parler, dans ce pays. Parce que cela effraie le régime. Parce qu'il ne pourrait pas expliquer que ce merveilleux socialisme démocratique allemand est fondé sur le viol de milliers de femmes. Peut-être de millions de femmes. Oui, c'est bien ça qui a fondé ce pays. Regardez une grand-mère en RDA. Vous verrez une femme violée qui n'a pas le droit de l'ouvrir. Et vous ! Vous ! Vous vous demandez pourquoi votre jeune Allemande a crié une saloperie avant d'être exécutée ! *Arschloch* ! Trou du cul ! (Sel, 2019 : 132).

Finalement, Wilhelmina lui confirmera qu'Ellinor Gothsche fut sa voisine pendant quelques années, avant de fuir la misère et les privations et de se réfugier en Allemagne de l'Ouest.

Terminons cet inventaire par l'évocation du personnage le plus bouffon et insolite portraituré par Marcel Sel : Rolf Matiszik, ce curieux cocher, apparemment un fervent nazi, saluant tous les passants d'un vibrant *Heil Hitler*, ce qui les contraignait à lui rendre la pareille et en agaçait plus d'un, et dont le lexique fasciste et les saillies concernant le Reich fantastique, le Führer merveilleux et la lâcheté des alliés, étaient si mécaniques et caricaturaux qu'ils prêtaient à rire. En réalité, une habile et efficace couverture pour cet affilié au *Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands*, un petit parti socialiste très antinazi interdit dès 1933. Lors de leurs retrouvailles le 26 janvier 1985 à Fürstenwalde, c'est un vieillard aveugle qui raconte à François l'exode organisé par Kurt Mey pour tenter, en vain, d'échapper à l'ogre russe et le carnage qui s'ensuivit et dont il fut le témoin abasourdi.

Dans ce récit profondément humain, où sont mises en lumière autant les grandeurs que les petites de la gent humaine à une époque convulsionnée – les actes héroïques et désintéressés *vs* les traîtrises et les délations, ainsi que les retournements de veste opportunistes –, c'est assurément une grande leçon d'humanité et de tolérance que nous délivre Marcel Sel.

Et comme le souligne Philippe Remy-Wilkin (2019), « [cette] balade au cœur de l'horreur et de la mort bascule viscéralement vers un hymne à la vie, à la beauté, à la compassion. Et se teinte d'une leçon de sagesse », celle, par exemple, que François Bourdoiseau dispense en mai 1981 lors de la victoire électorale de son homonyme :

Au final, not'démocratie de *pocrasseux* c'est encore le seul moyen civilisé qu'on ait trouvé pour gouverner un pays déceamment. Au moins, on peut remuer, protester, manifester. Au moins, on vous décapite pas pour quelques tracts lancés aux étudiants. Mais la guerre s'éloigne. Les jeunes s'en rendent déjà plus compte, de ce qu'ils ont. Ils croient que la dictature, fût-elle du prolétariat, va résoudre tous leurs problèmes. Et ils commettent les mêmes erreurs que nous (Sel, 2019 : 413).

Arrivé au bout de son périple, à Krausendorf, devant l'école où « c'est bien là que ça s'est passé », Bourdoiseau se demande si les enfants qui jouent dans la cour savent ce qui s'y est produit quarante ans plus tôt. Mais à peine s'est-il posé la question qu'il éprouve déjà quelque regret d'être là, car d'emblée un effroyable souvenir l'assaille : « La revoir à genoux, devant le soldat russe. Il faisait presque sombre. Il faisait si froid. Elle tremblait de tous ses... » (Sel, 2019 : 374). « Krausendorf, les viols, Rolf... » Il n'en faut pas davantage pour que déboulent dans sa tête les événements du 26 janvier 1945, tels que « la voix grelottante d'un vieil aveugle » (Sel, 2019 : 388), celle de Rolf, les lui a relatés quarante ans plus tard, jour pour jour, à Fürstenwalde, avec une précision étonnante, notamment l'effroyable boucherie effectuée par les Russes, ainsi que le viol systématique des femmes et filles présentes : « Tous les jours. Toutes. Les mères devant leurs fils. Les filles devant leurs mères. Les Mongols disaient *Komm, Frau*. Viens, femme. Et dans un coin de la pièce, ils faisaient leurs affaires. Ou dans une autre pièce. Enfin voilà » (Sel, 2019 : 390).

Quant à ce qui eut effectivement lieu à Krausendorf le 27 janvier 1945, le jour même où l'Armée rouge libéra Auschwitz et où il tenta de sauver « [s]a petite résistante » (Sel, 2019 : 387) – réquisitionnée pour le travail obligatoire, de même que les autres goûteuses, elle y avait été emmenée de force le lendemain de l'attentat contre Hitler –, François a du mal à se l'expliquer.

Les nombreuses questions qui le tenaillent trouveront progressivement leur réponse dans les derniers chapitres. Pourquoi ces femmes se trouvaient-elles dans cette école et pourquoi y étaient-elles habillées en auxiliaires SS ? Pourquoi Elise était-elle devenue antinazie et détestait-elle le Führer, que péjorativement elle appelait *Wolf*, au point de souhaiter sa mort ? Certes, l'explication la plus évidente était qu'elle lui attribuait la mort de son père tombé sur le front russe, mais comme le lui précisera le capitaine Gregoire Chmielewski de la *Śłużba Bezpieczeństwa*, le Ministère de l'Intérieur polonais, la raison principale était qu'Elise avait appris par Ellinor, qui tenait l'information du capitaine Philipp Freiherr von Boeselager, qu'en Russie et dans les camps de concentration, les nazis exterminaient de simples civils ; qu'à certains d'entre eux était appliqué un traitement d'exception, l'exécution sans cour martiale : « *Sonderbehandlung* est un terme officiel dans la SS » (Sel, 2019 : 289) ; que les ordres provenaient « de tout en haut » ; mais qu'il y avait « encore bien pire », à savoir

qu'il n'y avait jamais eu de *repeuplement vers l'Est* pour les Juifs et les Tziganes. Ils sont envoyés dans des *KZ* où ils sont tués. [...] Ils éliminent les femmes et les enfants dès leur arrivée, et ceux des hommes qui ne sont pas réduits en esclavage, et c'est comme ça qu'ils ont vidé le ghetto de Varsovie. Ils les ont tous tués, finit Ellinor à toute vitesse avant de réprimer une sorte de petit cri d'oiseau perdu, venu du fond de sa gorge (Sel, 2019 : 289-290).

La réponse à l'énigme qui le tourmente depuis quatre décennies et pour laquelle il a fait le voyage en Mazurie : pourquoi Elise a-t-elle crié *Heil Hitler* lorsque le soldat russe a placé son arme contre son front ? – « ça n'avait pas de sens ! Aucun sens ! Plus j'y pense, moins je comprends ! Pourquoi ? Pourquoi ? Toujours pourquoi. Merde ! » (Sel, 2019: 397) –, François la recevra juste avant de quitter le commissariat où il est retenu, d'une dame d'une bonne soixante d'années. Une Elise qui, fin janvier 1945, tandis que Yabi, sa dernière compagne, venait d'être froidement exécutée et alors qu'elle se demandait « comment aimer encore un homme après tout ce que ces hommes nous ont fait ? comment ne pas les voir tous comme les pires prédateurs que la terre ait portés ? » (Sel, 2019: 401), aperçut soudain un homme criant : *fransousky ! tovaritch ! fransousky ! mir ! mir !, Elise, niet, niet !* Une Elise qui, au son de son nom, retrouva brusquement sa lucidité et sa foi en l'amour partagé :

François est là, cela vaut la peine de vivre, François m'a retrouvée, il est venu me chercher, me sauver, François, qui n'est pas comme ces hommes, François qui est la tendresse, François qui est la beauté, François, dont je voudrais tant prononcer le nom une dernière fois, mais je n'y parviens pas, [...] et mon Dieu, que lui feraient-ils s'ils se rendaient compte qu'il tente de sauver une jeune Allemande en costume SS ? si je prononçais son nom ? (Sel, 2019 : 402-403).

Consciente du danger que son amant courait en voulant la protéger, elle explique sa conduite dans une déclaration qui complète celle présentée en introduction :

Alors, malgré le pays violé, [...], et parce que j'aime François plus que ma vie, que s'ils comprenaient qu'il m'aime, ils l'abattraient comme moi, et à présent que je sais à quel point il m'aime, c'est lui que je dois sauver, [...] en l'empêchant qu'il vienne à ma rescousse, alors, je prends une grande inspiration, [...] et, parce que c'est la seule chose qu'il reste à faire, le dernier mot à dire, le seul moyen de sauver François, [...], je crie *Heil Hitler !* (Sel, 2019 : 403-404).

Une révélation que lui confirmera le capitaine Gregoire Chmielewski :

Dans l'histoire [fictive] que je vous raconte, ils ne la tuent pas... [...] Vous avez été assommé, François. Vous n'auriez pas pu le voir. [...] On tire à côté. Simulation d'exécution. Ils aimait bien faire ça, quand ils étaient obligés d'épargner un ennemi. Ou une ennemie, en l'occurrence (Sel, 2019 : 407-408).

Une élucidation à laquelle François, résigné à ne pas tout savoir, adhère, d'autant que, maigre consolation !, Elisabeth Makowski – son nom de femme mariée – continue, elle, d'ignorer le motif pour lequel elle fut obligée de travailler dans la *Wolfschanze* et puis enfermée dans l'école de Krausendorf. Comme il l'apprit quelques jours plus tôt, à Düsseldorf, d'un Rudi accablé et contrit, c'est lui-même qui avait

dénoncé sa sœur en signalant au *Gefolgschaftsführer* qu'Elise prétendait qu'Hitler aurait leur peau à tous !

Sur le chemin du retour, Bourdoiseau a plus d'une raison de jubiler.

À Berlin, en entendant le Philharmonique de la ville interpréter *La Force du destin* de Giuseppe Verdi qui ouvre son concert d'été, il se réjouit de constater combien les Berlinoises sont de bons vivants et de remarquer qu'au programme du festival figurent deux Mendelssohn, dont le concerto pour violon en mi mineur, une composition où s'entrelacent « la tendresse, l'amour, le drame et la passion » (Sel, 2019 : 405) :

Et c'est ça, notre revanche. Nous la prenons chaque jour. Chaque fois qu'un Juif, un Rom, un admirateur de Sophie Scholl monte sur la scène, on leur fait mordre la poussière, à ces ordures. Les gens, les âmes, la musique, la liesse ont reconquis ces pierres sur les bourreaux d'autrefois. La beauté simple des êtres les reprend d'assaut à chaque concert (Sel, 2019 : 417).

D'autre part, son fils, avec lequel il est en froid depuis une quinzaine d'années et qui refusait de lui parler depuis le départ de sa mère, ne lui a-t-il pas définitivement pardonné leur différend idéologique ? Au début des années 1970, François l'avait traité de *fasciste* en raison de son admiration pour *Mao Zedong* et la prodigieuse Révolution culturelle chinoise, et ce au lieu de se représenter les espoirs et les rêves de cet adolescent de dix-sept ans qui l'avait alors qualifié de *vieux con*. Mais surtout Jean ne lui a-t-il pas annoncé le retour de Rita rentrée cinq jours plus tôt de son voyage identitaire de six mois ? Assurément, se dit-il, Wilhelmina, « la vieille d'Erfut », avait raison sur toute la ligne : il ne pense jamais qu'à lui et agit pareillement avec tous, Elise, Rita et Jean.

Au téléphone, après un long silence pendant lequel il se sent une nouvelle fois lâche de ne pas oser lui parler, c'est à Rita d'entamer le conciliabule, pour lui relater que les quelques bribes retrouvées de son histoire n'ont nullement réveillé sa mémoire ; qu'elle ne songe guère à tenter de retrouver son premier mari, un certain Giorgio Palombieri parti en Belgique il y a une trentaine d'années, qui a dû faire son deuil et est peut-être mort, ni à joindre leur garçon Albert qui doit avoir quarante-quatre ans, un enfant dont elle ne garde aucun souvenir, pas même celui de l'avoir mis au monde.

Et lorsque François lui demande pardon, c'est une Rita fébrile qui l'implore d'arrêter de s'autoflageller, *stupido* ! Doit-elle lui rappeler que, depuis Arezzo, il n'a cessé de la soutenir, qu'il a supporté ses cauchemars et ses dépressions, qu'il a toujours tout tenté : « les médecins, les psychiatres » (Sel, 2019 : 416) ? Quant à sa requête auprès de Stanco, là aussi, il n'a voulu que lui venir en aide, au risque de la perdre : « Qui d'autre que toi ferait une chose pareille ? J'ai mis trop de temps à comprendre. » Et puisqu'« on se refait pas », François ne peut se retenir de lui demander son vrai nom : « – Mon vrai nom ? Mais c'est Rita Bourdoiseau, mon vrai nom ! » (Sel, 2019 : 416).

Évoquant leurs intimes retrouvailles après six mois de séparation, François relate combien tous les deux, conscients qu'ils avaient eu leur « dose de souffrance » (Sel,

2019 : 419) et qu'il ne leur restait qu'une vingtaine d'années à vivre, avaient décidé de se laisser inonder par la vie, de la croquer à pleines dents, de savourer pleinement la paix qui les habitait alors.

3. Conclusions

Émoi et effroi, tels sont probablement les deux sentiments partagés par la plupart des lecteurs du diptyque de Marcel Sel.

Émoi, car, en dépit de toutes les infortunes qu'elles ont endurées et des effroyables séquelles tant physiques que psychologiques qu'elles ont dû gérer, Rosa et Elise sont vivantes. Incroyablement vivantes, serait-on tenté de dire.

Effroi, car, dans *Rosa et Elise*, c'est un catalogue des pires atrocités et obscénités commises avant et au cours de la Seconde Guerre mondiale par les idéologies totalitaires – le fascisme, le nazisme et le stalinisme –, qui nous est présenté dans toute leur cruauté.

Deux romans admirablement documentés et tristement brûlants d'actualité. Deux récits brillamment irrigués par de multiples histoires subtilement enchevêtrées et de passionnantes intrigues que la chronologie et la spatialité décalées, parfaitement maîtrisées par le romancier, portent à leur summum et qui lui permettent d'en révéler avec habileté et parcimonie les éléments clarificateurs. Comme l'indique Marcel Sel à propos de *Rosa*, mais son propos peut s'appliquer à l'ensemble du diptyque,

j'ai multiplié les récits secondaires pour créer des tensions supplémentaires, concevant mon roman comme une tresse. Ça rend le dénouement beaucoup plus difficile à concevoir parce qu'il n'y a pas un dénouement, mais bien cinq ou six. Mais ça permet de rendre l'ensemble plus vivant : nos vies sont constituées de multitudes d'histoires qui s'imbriquent (Fanara, 2019a).

Indéniablement, au désir de mémoire et de transmission éprouvé par le romancier correspond celui des lecteurs démocrates d'être mieux et davantage informés sur les événements qui secouèrent le vieux continent au siècle passé.

À cet égard, dans les premières pages de son grand roman intitulé *HHhH* où il relate l'opération « Anthroïde » – celle où deux parachutistes tchécoslovaques sont chargés d'assassiner Reinhard Heydrich alias le « bourreau de Prague », le 27 mai 1942 –, s'interrogeant sur l'étroite et complexe relation qui lie l'Histoire et la fiction, Laurent Binet constate, à propos des auteurs de romans historiques, que si certains traitent la vérité historique avec une rigueur extrême tandis que d'autres l'abordent avec beaucoup de désinvolture ou réussissent à en contourner habilement les murs sans pour autant trop affabuler, il est frappé par le fait que « dans tous les cas » « la fiction l'emporte sur l'Histoire. C'est logique, dit-il, mais j'ai du mal à m'y résoudre » (Binet, 2009 : 29). Plus loin, Binet admet, avec une certaine résignation, que « pour que quoi que ce soit pénètre dans la mémoire, il faut d'abord le transformer en littérature. C'est

moche mais c'est comme ça » (Binet, 2009 : 244). Ce que commente Vincent Engel à propos du même roman :

Car la « réalité » d'un événement est toujours hors de portée ; elle ne peut nous être transmise que par une fiction – ce que confirme Semprun dans *L'écriture ou la vie*⁶. Ajoutons à cela que celui-ci apporte un ingrédient indispensable : une vraie qualité d'écriture. Histoire de montrer, une fois encore, l'incroyable supériorité de la fiction sur le discours historique ! (Engel, s.d.).

En effet, plaide Engel,

C'est que la culture est là aussi pour faire tomber les habitudes et les stéréotypes, pour nous rappeler combien le réel est inquiétant, étrange, chaotique. Qu'il ne va pas de soi, et qu'il ne va pas de soi d'être un animal doué de raison et sensible à la beauté, capable de créer des « objets culturels » dont l'utilité n'est pas immédiate.

Ouverture et imagination : c'est bien la double fonction suprême du « rêve artistique », telle que le définit Adorno. La culture sert à nous ouvrir à l'altérité. Elle vivifie notre imaginaire et nous permet de considérer, comme le disait Hamlet, « qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie ».

La culture doit *révéler* : nous faire découvrir de l'inconnu, et en même temps purifier notre regard, lui faire perdre ses œillères. Pour ce faire, la culture doit aussi pouvoir dénoncer, effrayer, crier (Engel, 2020 : 101-102).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BELLEFROID, Thierry (2019) : « Vous avez dit polémiste ? ». *RTBF Actus*. URL : <https://www.rtb.be/article/marcel-sel-vous-avez-dit-polemiste-10341016>
- BINET, Laurent (2009) : *HHhH*. Paris, Grasset.
- CHAUCHAU (2016) : « Marcel Sel. Le blogueur le plus lu à Bruxelles ». *Brussels Life*. URL : <https://www.brusselslife.be/fr/article/marcel-sel-le-blogueur-le-plus-lu-a-bruxelles>
- DUHAMEL, Joseph (2018) : « Écrire sur les camps ». *Le Carnet et les Instants*, 199, 3-11.
- ENGEL, Vincent (1992) : *Pourquoi parler d'Auschwitz ?*. Bruxelles, Les Éperonniers.
- ENGEL, Vincent (2000) : *Oublier Adam Weinberger*. Paris, Fayard.

⁶ « Comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective ? Avec un peu d'artifice, donc ! [...] la vérité essentielle de l'expérience n'est pas transmissible... Ou plutôt, elle ne l'est que par l'écriture littéraire... [...] Par l'artifice de l'œuvre d'art, bien sûr ! » (Semprun, 1994: 166-167).

- ENGEL, Vincent (2020) : *Le désir de mémoire. Contre l'instrumentalisation de la mémoire de la Shoah*. Paris, Karthala.
- ENGEL, Vincent (s.d.) : « Impasse ou triomphe de la fiction ? ». URL : <https://www.vincent-engel.com/post/impass-ou-triomphe-de-la-fiction>
- FANARA, Jonathan (2019a) : « Interview, Marcel Sel: “J’ai compris qu’un roman était toujours raté. Ce qu’il faut, c’est le rater le mieux possible” ». *Le mag du ciné*. URL : <https://www.lemagducine.fr/interviews/marcel-sel-ecrivain-scenariste-interview-livre-rosa-10014383>
- FANARA, Jonathan (2019b) : « Interview, Marcel Sel: “Avec Elise, j’ai poussé plusieurs principes narratifs utilisés dans Rosa un pont plus loin” ». *Le mag du ciné*. URL : <https://www.lemagducine.fr/interviews/interview-marcel-sel-roman-elise-10019019>
- HARARI, Yuval Noah (2017) : *Homo Deus: une brève histoire du futur*. Paris, Albin Michel.
- POSTORINO, Rosella (2019) : *La goûteuse d’Hitler*. Paris, Albin Michel.
- QUAGHEBEUR, Marc (2016) : « Powroty, kontynuacje, zaprzeczenia. Francuskojęzyczna literatura Belgii XXI wieku Marc Quaghebeur w rozmowie z Marie Giraud-Claude-Lafontaine ». *Belgia, Teksnota za krajem* [Belgique, le pays qui manque], *Nowa Dekada Krakowska*, 4/5, (26/27), Cracovie, 2016, 44-51 («Retours, continuations, contestations. La littérature francophone de Belgique au XXI^e siècle», non publié en français; traduit par Karolina Czerska).
- REMY-WILKIN, Philippe (2019) : « Aux champs... élisés ! ». *Le Carnet et les Instants*. URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2019/10/19/sel-elise/>.
- REMY-WILKIN, Philippe & Jean-Pierre LEGRAND (2021) : « Lisez-vous le belge - Rosa de Marcel Sel ». *Les belles phrases*. URL : <https://lesbellesphrases264473161.wordpress.com/2021/12/03/lisez-vous-le-belge-rosa-de-marcel-sel-onlit-par-philippe-remy-wilkin-et-jean-pierre-legrand>
- RICCEUR, Paul (2000) : *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Seuil.
- SEL, Marcel (2017) : *Rosa*. Bruxelles, Onlit Editions.
- SEL, Marcel (2019) : *Elise*. Bruxelles, Onlit Editions.
- SEMPRUN, Jorge (1994) : *L'écriture et la vie*. Paris, Gallimard (coll. Folio).
- TODOROV, Tzvetan (1995) : *Les abus de la mémoire*. Paris, Arléa.
- VANTROYEN, Jean-Claude (2020) : « C’est du belge – Marcel Sel : “Je suis obsédé par les totalitarismes” ». *Le soir*. URL : <https://www.lesoir.be/312470/article/2020-07-12/cest-du-belge-marcel-sel-je-suis-obsede-par-les-totalitarismes>